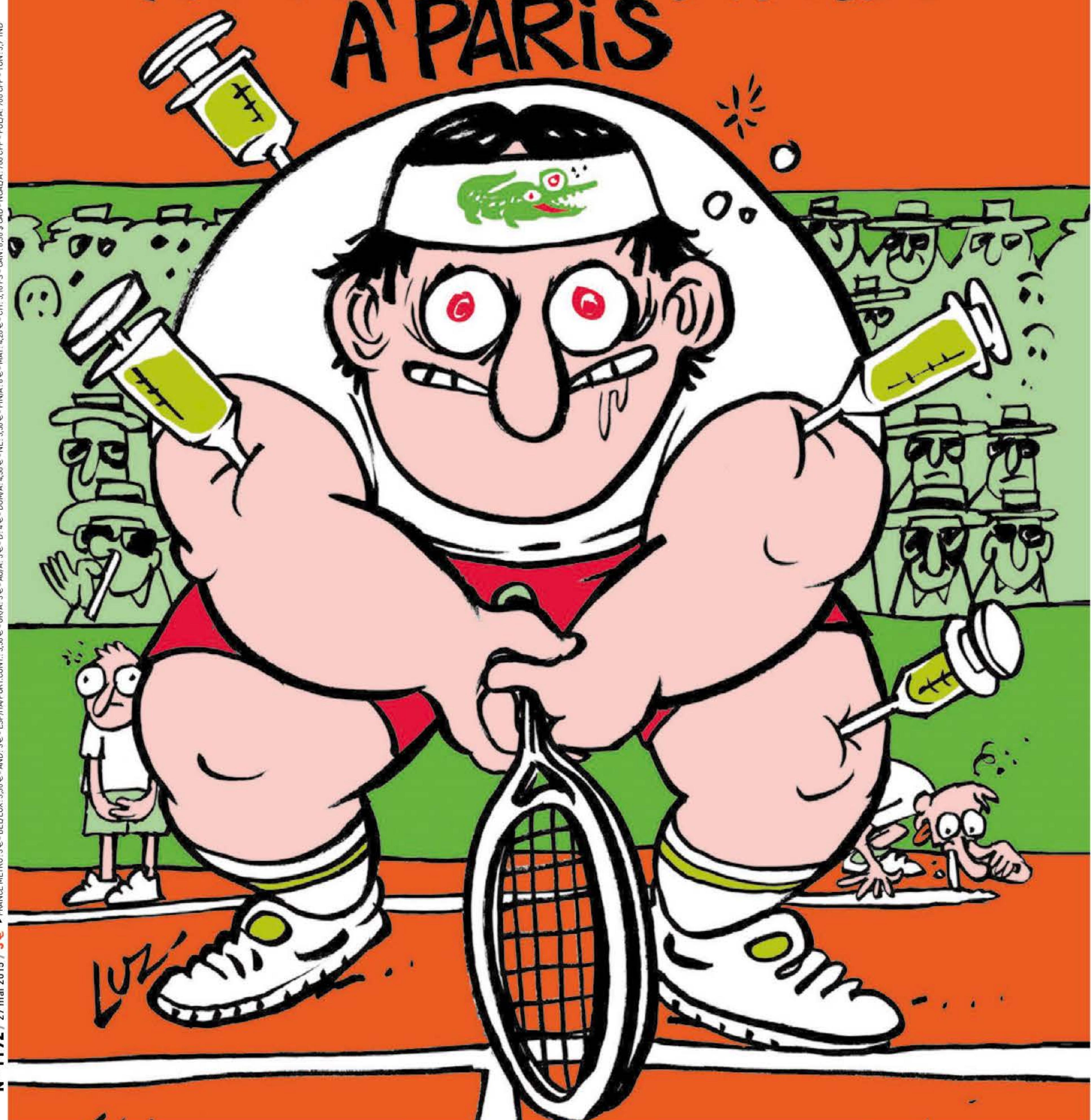


TORRETON «LE THÉÂTRE FOISONNE DE CARICATURES»

CHARLIE HEBDO

PREMIÈRE SALLE DES HÔT
A' PARIS



► ÉCONOMIE



L'UBER CAPITALISME EST POUR AUJOURD'HUI

Aux États-Unis, une révolution est en cours, mais c'est une révolution capitaliste. Au cœur du système, on trouve toujours le capital, mais cette fois-ci le capital, c'est vous. « Il n'est de richesse que d'hommes », comme le disait ce pauvre Jean Bodin, humaniste de la Renaissance, usé par une palanquée de discours de patron du CAC... Sauf que, cette fois-ci, c'est vrai : grâce au capitalisme 2.0, Internet permet l'exploitation du capital de l'homme par l'autre homme. Voilà comment vous allez pouvoir les enrichir en croyant devenir riche...

UNE RÉVOLUTION QUI PREND LE TAXI

Aux États-Unis, désormais, tout est « Uber ». Uber : terme qui désigne à la fois le superlatif et l'entreprise de chauffeurs privés, valorisée plus de 40 milliards de dollars. Un chauffeur Uber, c'est en réalité un peu un Untermensch. La promesse ? Devenir son propre patron, en utilisant sa voiture personnelle à ses moments perdus pour se transformer en chauffeur. À l'arrivée, pour l'entrepreneur libre, c'est la découverte de la servitude volontaire. S'enchaîner au volant, dépenser beaucoup d'heures, pour gagner peu d'euros. Par rapport à un taxi, perdre un peu sur chaque course, mais se rattraper sur la quantité. Dans le système Uber, il n'y a qu'un seul gagnant : Uber. Ultime illustration de la règle fulminée par le vieux Marx : « La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production, ce qui veut dire les rapports de production, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux. » Si Uber n'enrichit pas les chauffeurs, il ruine les taxis.

DEMAIN, TOUS UBERISÉS ?

Vous vous en fichez, parce que vous n'êtes pas taxi ? Vous avez tort, car tout métier risque aujourd'hui d'être ubérisé. L'uberisation, c'est la mort de l'intermédiaire, la destruction des marchés captifs. Vous habitez quelque part ? Alors, vous pouvez devenir hôtelier. Vous êtes bricoleur ? Vous pouvez mettre en location votre perceuse. Plus rien ne vous protégera, ni votre plaque de taxi, que vous soyiez banque ou librairie, l'uberisation vous menace désormais. Et dire qu'il s'est trouvé un auteur — Jeremy Rifkin — et une gauche — la nôtre — pour tenir Uber pour un espoir. Car Uber marque le sacre du capital dans ce qu'il a de chimiquement pur. Sa philosophie ? Le capital ne doit jamais dormir, et tant pis pour ceux qui sont fatigués. Vous avez un capital, votre appartement, votre perceuse. Eh bien, il doit devenir rentable, voilà le nouvel impératif catégorique. L'économie du partage vise en réalité une nouvelle fois à partager le bénéfice. Et, par nature, ce partage relève du commerce inéquitable.

TOUT CE QUI PEUT S'ACHETER DOIT ÊTRE VENDU

Louons cette nouvelle économie où tout doit être loué. Et ce que les uns veulent acheter, il faut le leur vendre. Vendre, y compris tout ce que l'on n'avait jamais songé à acheter, comme les réservations au restaurant. Tout le monde veut dîner au même endroit au même moment. Résultat : l'anarchie. Le marché peut mettre bon ordre à ce désordre, en vendant les réservations. Peu importe que les restaurateurs soient ou non favorables à ce principe, peu importe d'ailleurs qu'ils n'en profitent pas. L'Uber capitalisme se fiche pas mal des conventions, de

l'économie, qui considère qu'une réservation n'est pas un « service », puisqu'elle n'existe pas indépendamment du restaurant dans lequel elle est effectuée. À Wall Street, une maxime dit : « No free lunch », pas de repas gratuit. Comprenez : toute opération spéculative comporte un risque. Mais il y a mieux, maintenant. Non seulement plus de repas gratuit, mais plus de réservation gratuite non plus. Au restaurant aujourd'hui, chez le médecin demain, et après-demain, peut-être, dans les écoles.

UBER VOUS DOIT AUSSI LA LUMIÈRE

Uber veut bouleverser l'économie. Il lui faut notamment révolutionner les *utilities*, l'ensemble des biens et services nécessaires au fonctionnement d'une société, depuis les routes jusqu'à l'énergie. Un exemple : vous n'aviez jamais songé à concurrencer EDF. À partir d'aujourd'hui, c'est possible grâce à la société américaine Tesla. D'ores et déjà, cette compagnie vous propose d'acheter moyennant 3 000 dollars une batterie susceptible de stocker l'électricité dont votre maison a besoin. Dans quel but ? Emmagasinier de l'électricité lorsque celle-ci est bon marché, au tarif heures creuses. Mais aussi et surtout stocker l'énergie produite par vos propres soins, grâce à une éolienne domestique ou à des panneaux solaires. Et si vous avez de l'énergie en trop ? Eh bien, l'uberisation vous permet désormais de la vendre. Grâce à Internet, vous pourrez par exemple négocier vos kilowatts surnuméraires avec votre voisin. Le *smart grid*, le réseau intelligent, sera capable d'organiser la rencontre de l'offre des uns avec les demandes des autres.

EN ÉCONOMIE, NOUS SOMMES EN 1792

L'uberisation du réseau électrique révèle l'étendue des bouleversements à venir. Pour ce qui est des conséquences d'Internet, et de l'informatique, nous sommes encore en 1792. Car ces bouleversements s'inscrivent dans la droite ligne de ce qui s'est produit lors du passage au micro-ordinateur. Auparavant, les machines étaient de grosses marmites ; avec le *personal computer*, les systèmes sont passés au petit chaudron. C'est ce qui est aujourd'hui possible avec l'énergie. Les compagnies électriques nationales étaient de vastes marmites, si chaque ménage se dote des moyens de produire et de stocker son énergie, alors l'électricité deviendra disponible sous forme de petit chaudron. Une évolution technologique qui marque en réalité une évolution idéologique : un approfondissement du libéralisme. Car l'utopie proposée par Uber consiste à en finir avec les rentes, et ne plus laisser qu'un seul monopole : celui d'Uber. Le but de la manœuvre ? Donner tout pouvoir à l'*Homo oeconomicus* et laisser libre cours aux lois du marché. C'est Marx qui avait raison : la technologie, à la fin, ça se termine comme de l'idéologie.

Guillaume Erner



► L'ÉDITO PAR RISS

PALMYRE, ÇA AVAIT DE LA GUEULE

Palmyre va être détruite. Les fanatiques de Daech, résolus à raser toute trace des civilisations antérieures à l'islam, vont très certainement faire subir à la cité antique le sort qu'ils ont déjà réservé à la ville de Nimrud, en Irak, réduite en poussière à coups de bulldozers.

Depuis des années, je visitais régulièrement Palmyre. Pourtant, je n'y ai jamais mis les pieds et je crains que jamais je ne le pourrai. Comment l'ai-je visitée ? Unique-ment grâce à un vieux numéro d'Archéologia de juin 1967 consacré à la cité antique, qu'on m'offrit quand j'étais gamin parmi une pile de numéros de cette revue. J'ai feuilleté ce numéro cent fois en me disant qu'un jour j'irais peut-être là-bas. Les fanatiques de Daech vont certainement mettre fin à ce rêve de gosse. « Dans ce numéro : Palmyre, métropole du désert de Syrie. Dernier état des fouilles », pouvait-on lire en couverture. Ça faisait rêver ! Il n'y avait que quatre pages en couleurs dans ces vieux exemplaires d'Archéologia : la couverture, le dos et une double page centrale. On y voyait une grande photo couleur avec cette texture particulière aux pellicules des années 60, où les jaunes sont un peu trop jaunes et les bleus un peu trop bleus. Un soleil impitoyable y dessinait les moindres aspérités et détails des colonnes et de leurs frises. Adieu, tout cela va bientôt appartenir au passé. Mais à un passé absolu, cette fois. Car il n'y en aura plus aucune trace, pas même un fragment. Avec Daech, même les ruines n'ont plus le droit d'être en ruine.

Faut-il pour autant pleurer Palmyre, osent certains cyniques ? Deux cent vingt mille personnes sont déjà mortes dans ce conflit. Deux cent vingt mille pierres peuvent bien être détruites, personne n'en souffrira. Pourtant si. On a aussi le droit de pleurer des pierres, car elles sont aussi des fragments d'hommes et de femmes, ceux qui construisirent ces bâtiments, qui taillèrent ces

colonnes, ces fûts, ces sculptures et tous ceux qui vécurent dans les rues désormais désertes de Palmyre, mais où flottent encore leurs âmes silencieuses. Palmyre n'est pas un endroit vidé d'humains, il en est rempli. Palmyre n'est pas un tas de pierres, mais une foule d'hommes et de femmes muets depuis deux mille ans qu'il suffit d'écouter pour les faire revivre. En rasant Palmyre, Daech s'est donné pour mission de faire taire même leur souvenir.

L'indignation internationale se prépare à faire son grand numéro. On imagine déjà les titres : « Horreur à Palmyre », « Un désastre irréparable », « Une perte pour l'humanité », etc. Gabriel Matzneff, sur le site du *Point*, prend les devants en expliquant que l'Occident n'a pas à donner de leçons à l'Orient car Palmyre a déjà été incendiée par Aurélien. Car les Occidentaux ont eux aussi massacré, rasé, détruit des centaines de cités dans l'Antiquité, puis à l'époque moderne, et que, donc, ils n'ont pas à donner de leçons aux islamistes futurs dynamiteurs de Palmyre. Comme si l'enjeu était de donner des leçons ! De trouver la bonne pause ! Encore ce vieux truc usé jusqu'à la corde qui consiste à culpabiliser l'Europe de ces méfaits pour interdire toutes critiques vers qui que ce soit. Renvoyant dos à dos la violence de l'Occident en Irak avec celle de Daech en Syrie. Tout le monde est un peu coupable et donc personne n'est coupable. Conclusion pitoyable à laquelle arrive inexorablement le perfide Matzneff : « Les barbares, hélas, sont dans l'un et l'autre camp. » Cynique épitaphe pour la deuxième mort de Palmyre.

Que devait faire l'Occident ? Envoyer des bombardiers virevolter dans les nuages, des troupes sautiller au sol, des missiles fendre l'air ou des majorettes défiler en fanfare ? Alors que déjà des milliers de morts pourrissent en Syrie et que l'Occident n'a rien fait pour eux, personne n'a eu jusqu'à présent la bonne réponse ni le courage adéquat. Ainsi disparaîtra Palmyre. Le totalitarisme islamiste est absolu, intégral, pas un brin d'herbe ne doit se dresser contre lui.

Bientôt, il ne restera plus que les livres, les revues comme ces vieux numéros d'Archéologia, pour savoir à quoi ressemblait ce monde perdu. Peut-être qu'un jour ces livres et ces revues seront à leur tour pourchassés pour être saccagés, brûlés, détruits. C'est l'étape suivante qui se profile. Alors, cachez vite vos prospectus de voyage, vos photos de vacances et films 12 mm pris à Palmyre il y a vingt ou trente ans en famille. Les images qu'ils conservent seront peut-être demain aussi hérétiques que les lieux qu'ils évoquent. ■



▶ ENQUÊTE



Ancien maoïste, ancien cheri de Pasqua, Roland Castro l'architecte ravage la banlieue depuis vingt-cinq ans. Sa dernière trouvaille est carrément géniale : il veut construire 24 000 logements autour et dans le plus grand espace semi-naturel de Seine-Saint-Denis. Les prolos iront se faire foutre.



DEUX COMPÈRES « CRÉATEURS D'URBANITÉ »

Rions un peu. Castro n'a pas été seulement stalinien, puis maoïste dans l'après-68. Il a aussi été socialiste, probablement épatisé par la noble figure morale de Mitterrand. Il a également copié avec Charles Pasqua, ancien chef du SAC, ami des Balkany et héros bien connu des banlieues dans les Hauts-de-Seine. À la vérité, quel politique n'aura-t-il célébré ? À la présidentielle de 1995, il a soutenu Robert « Bob » Hue, candidat du PCF, avant de voter Chirac contre Jospin au second tour. En 2008, Sarkozy lui donne un hochet qui lui permet de blabatler sur le « Grand Paris », après quoi, il redevient socialiste. Aucun rapport, on se doute, avec l'élection de Hollande en 2012.

Juste un mot sur le « Grand Paris », sur lequel on reviendra longuement. Il s'agit d'une monumentale tentative de remodeler l'Île-de-France, à coups de grands travaux et de « restructuration » des transports, des emplois et des logements. Comme dans toutes les opérations urbaines récentes, le peuple et les idées utiles ont disparu. Les grands ingénieurs — ceux des villes nouvelles ou leurs fils et filles — déclinent en compagnie des politiciens et des architectes de cour. Tout doit commencer pour de bon le 1^{er} janvier 2016.

L'associé de Castro dans la grande opération du parc Valbon s'appelle

ROLAND CASTRO EST UN ARCHITECTE GRANDIOSE

Au championnat du monde des histrions, Roland Castro ne saurait être loin du podium. Ou dessus ? Voilà que ce splendide architecte entend construire des milliers de logements à La Courneuve, sacrifiant au passage une partie du plus beau parc urbain de la Seine-Saint-Denis. Mais, au fait, qui est-il ? Ce pauvre Castro aura, au long des quarante dernières années, serré toutes les mains, pour rester poli. Il a été stalinien avant 1968, puis maoïste pendant et après, quand son cheri d'alors massacrait les Chinois par millions. Lorsqu'on est jeune, on ne compte pas (voir encadré).

Question de bon sens : pourquoi perdre du temps à parler d'un tel matassine ? Parce que ce garçon a de sérieuses accointances qui lui permettent de défendre à peu près n'importe quelle idée. Dont celle d'un « Central Park » de la banlieue parisienne. Rien à voir avec le très bel espace new-yorkais, fait de prairies, bois et plans d'eau : La Courneuve est une ville martyre de 40 000 habitants, poignardée à la fois par l'autoroute A1 et la rocade A86. On y connaît la joie extrême des HLM dégradés, dont la cité des 4 000 n'est qu'un exemple.

Oui, mais un lieu sauve l'agglutination du désastre intégral : le parc Georges-Valbon. Couvrant la bagatelle de 415 hectares, il est de loin le plus important de Seine-Saint-Denis, département prolo entre tous. On y trouve des oiseaux aussi rares que le blongios nain — un héron —, quantité de mammifères, d'insectes, de plantes. La plus grande partie du parc est d'ailleurs classée Natura 2000, label réservé aux espaces naturels d'exception. Chaque année, deux millions de visiteurs viennent ici respirer.

L'immense Castro, tout de même plus malin qu'eux, tente depuis 2008 d'imposer, dans le cadre du « Grand Paris », un projet de 24 000 logements — dans un premier temps —, qui boufferait — dans un premier temps — 70 hectares du parc Valbon. Il s'est adjoint les services d'un autre beau personnage, l'ancien trotskiste-lambertiste Marc Rozenblat (voir encadré). Pourquoi parler d'eux



aujourd'hui ? Parce que Valls, Premier ministre tout de même, vient d'annoncer une « grande concertation » autour du projet Castro-Rozenblat, qui entrerait dans le cadre d'une Opération d'intérêt national (OIN).

RESPONSABLE MAIS PAS COUPABLE...

Des centaines d'écologistes de Vaujours, d'Aubervilliers, de Pantin, de Stains, de Saint-Denis, de Bagnolet sont aussitôt montés sur le pont, et viennent d'enchaîner deux pique-niques sur place, parlant *mezza voce* (lire sur le sujet l'excellent blog lesvertsbagnolet.over-blog.com) de zone à défendre à propos du parc, comme la fameuse ZAD de Notre-Dame-des-Landes. Pour eux, c'est l'évidence : ce parc est essentiel et ne saurait être vendu. Un riverain, interrogé par *Le Parisien* : « Pas un seul mètre carré n'est négociable. »

De son côté, Castro, déguisé en grand philosophe, leur a répondu le 13 mai sur France Inter : « J'ai failli y aller, à leur pique-nique, mais comme je ne suis pas chrétien, je ne me sens pas coupable. Et je n'avais pas à y aller comme un coupable. » Pense-t-il mieux qu'il ne parle ? On le souhaite vivement, car, devant le même micro, il balance : « Mon narcissisme marche avec le public. Je vous signale que je suis populaire dans certaines villes de France que j'ai transformées. » Ou encore, à propos du déjà si grand nombre de HLM à La Courneuve : « Vous me fatiguez, vous me faites chier à la fin. [...] Moi, je peux pas aller en HLM, je gagne trop de fric. D'accord ? » Mais oui, trois fois d'accord.

L'affaire n'est pas encore pliée, car le président du conseil général de Seine-Saint-Denis, Stéphane Troussel, hésite. Bien que socialo, comme les compères de cette fable trash, il temière à sa manière, quoique : « Il faut clore ce débat

[celui des pour et des anti] et commencer un nouveau projet, notre projet pour un parc qui doit être respecté, préservé et qui doit être relié à la ville, qui doit entrer dans la ville. » Derrière le charabia, la crainte de voir déferler une énorme gueulante.

Quant au fond du dossier, le dernier mot sera pour Castro : « Je suis sûr que, dans le cadre du « Grand Paris », il faut créer des lieux aussi attractifs que le centre de Paris. » Ce vieux monsieur cacochyme est un poète.

Fabrice Nicolino



En tournée peut-être
Près de chez vous...



HORS-LA-LOI
SIGOLÈNE VINSON

CELUI QUI SAIT FAIRE DES RISTOURNES

Le hors-la-loi qui a les honneurs de la chambre de commerce est celui qui en a la bosse (du commerce). Souvent, il est tueur à gages (à ne pas confondre avec le préteur, qui lui est sur gages). Alors, au cinéma et dans les romans, il fait fortune et fait faire fortune. En revanche, dans la vraie vie, s'il n'écrivit pas ses confessions ou ses Mémoires, il passe inaperçu. Mais plus il passe inaperçu, mieux il opère. La justice a du mal à l'appréhender. La plupart du temps, seul son commanditaire est traduit. Ignorant tout de l'homme qu'il a payé pour tuer, il paie une nouvelle fois (en années de prison).

Parfois, cependant, les juges l'entendent. Quand il n'a pas été rémunéré en temps et en heure et qu'il sort de sa cachette pour pousser son sponsor à tenir ses engagements. Sûr, son salaire devenu querelle, il prend un risque que son activité réprouve, aller jusqu'au domicile de son donneur d'ordres surveillé par la police. C'est grâce à ce genre d'affaires (très rares) où il est attrapé qu'on apprend que dans les années 1990 il se faisait payer dans les 6 000 francs. Aujourd'hui, son tarif varie de 8 000 à 20 000 euros. La négociation se joue sur la proie, son importance ou la difficulté à l'atteindre. Il se laisse trouver sur Internet, mais attention, l'Internet profond.

Cependant, ce n'est pas quand il est tueur à gages qu'il est le meilleur commerçant, mais quand il est dealer (qui mieux qu'un dealer deale?). Les conséquences de son art étant moins graves, sinon moins réprimandées, il s'autorise quelques techniques de vente. Parmi elles, la carte de fidélité. La semaine dernière, un consommateur de shit marseillais confiait au journal *La Provence* qu'après l'achat de trois barrettes son dealer lui remettait un bristol sur lequel, « d'un côté, il y avait une sorte de grille tarifaire, avec les offres promotionnelles, de l'autre, des cases vides prévues pour valider mes prochains achats ».

Pour cinq barrettes achetées, un quart offert. Pour trois personnes assassinées, une quatrième agressée au Flash-Ball. Le crime comme moteur de l'argent. La fidélisation en guise de cynisme. ■

FONTE DES PÔLES
L'UMP SAUVE UN VIEUX
PHOQUE TRISTE



ENQUÊTE

CES MOTS SI MAL PARTAGÉS

L'Union pour un mouvement populaire va donc s'appeler « Les Républicains ». Grand émoi à gauche et action en justice, au motif que cette nouvelle dénomination du parti de droite dominant serait une appropriation éhontée d'un terme qui, par définition, appartient à chaque citoyen. Certes, mais tous lui donnent-ils le même sens ?

Autant le dire : je ne suis pas de ceux que cela scandalise que la droite se riposte en adoptant cette dénomination. Pourquoi ? Parce qu'il y en a assez de cet unanimisme béat consistant à invoquer la République d'autant plus souvent que ses bases se fissurent. Comme la laïcité, le vivre-ensemble, le dialogue interculturel et quelques autres termes pleins de bons sentiments, celui de République masque une gigantesque équivoque que la gauche s'obstine à ne pas dissiper. Expliquons-nous. Jusqu'aux années 1890, qui marquent la mort définitive des espoirs de restauration monarchiste, être républicain est une étiquette de combat. C'est le régime républicain contre la royauté, la « laïque » contre l'école catholique, la « République sociale » contre le conservatisme des Versaillais et de leurs héritiers. Cette dernière dimension demeurerait vivante tout au long de la III^e République. Mais dès Vichy, oui, Vichy, le débat se brouille, puisque Pétain réussit le tour de force d'établir un régime dont tout le monde sait qu'il n'est plus la République, mais qui, comme le Portugal de Salazar, n'est pas formellement autre chose. Depuis 1945, c'est encore plus limpide : il n'existe plus, la main sur le cœur, que des républicains sincères, ayant la fibre sociale naturellement (les gaullistes se sont intitulés Républicains sociaux entre 1956 et 1958), voire progressiste, même en dépit de l'évidence du contraire (l'Union des républicains de progrès gaullo-pompidolienne). Alors, un parti de droite de plus ou de moins qui capte la République, cela ne fait que confirmer un constat que je trouve triste : personne en France depuis la Libération n'a osé mettre le mot « droite », ou « conservateur », dans le nom de son parti. Alors même que ces deux vocables sont gagnants dans d'autres pays (ainsi en Grande-Bretagne), la France a enterré le vocable « droite » au moment où elle se réveillait unanimement Résistante, et précisément pour faire oublier qu'elle était loin de l'avoir été.

PAS LE MÊME MONDE, PAS LA MÊME RÉPUBLIQUE

Dès lors, comment riposter politiquement, d'un point de vue de gauche, à ces Républicains qui vont porter la candidature de Nicolas Sarkozy pour la présidentielle ? Si la gauche commençait par expliquer aux Français que l'ex-UMP et elle ne



défendent pas la même République ? Qu'il y a un monde entre le régime républicain dans sa version plébiscitaire et une démocratie où le citoyen n'est pas convoqué pour ratifier mais pour prendre une initiative, suggérer un projet local, participer à l'élaboration d'un budget. Déconstruire cette appropriation de la République, ce serait aussi expliquer que, derrière l'appel au peuple qui est la marque de fabrique du sarkozysme, demeure la tare originelle du Fouquet's et la persistance du goût pour le clinquant, auxquels il faudrait pouvoir opposer une gauche modeste, vertueuse, dirigée par des femmes et des hommes extérieurs au système de connivence sociale comme à l'esprit et au fonctionnement de caste. Oui, il faudrait que la gauche aborde les combats à venir dans cet état d'esprit-là mais cela implique, soyons lucides, une rupture de pratiques.

Si elle n'a pas lieu, les plus beaux mots, comme République, deviendront des tics de langage, des mantras. Le problème de cette époque de consensus mou est que tout le spectre politique feint de se retrouver sur des « valeurs communes ». Or si notre République n'est pas celle des Républicains, combien d'équivoques, à gauche même, restent à lever sur le contenu du mot « laïcité », sur « communauté », qu'emploient à tour de bras tous les anticommunautaristes ? Au travail de clarification !

Jean-Yves Camus



L'INDÉCENT MOLLET ALGÉRIEN

Que n'a pas fait cette étudiante algérienne, féminine et confiante, lorsqu'elle a opté pour une jupe qui s'arrête au-dessus du genou avant de se rendre à son examen à la faculté de droit d'Alger ? « Non, c'est non ! » lui opposera un surveillant aussi émoustillé que scandalisé par la longueur — plutôt courte — de sa minijupe. Elle n'accédera pas à la salle et ratera ses épreuves, plutôt que de risquer d'exciter des congénères masculins, qui ne voient plus de l'anatomie féminine que des pans d'étoffe bariolés qui se meuvent comme des ombres rasant les murs dans la « cité blanche ». Des rumeurs aussi folles que plausibles enflamment la Toile depuis, et de multiples sources parlent d'une possible interdiction de la minijupe en Algérie, jadis havre de liberté. Si rien ne démontre que l'État algérien compte prendre une telle orientation, il n'en demeure pas moins que toute contrevenante au dogme social des jambes couvertes risque non seulement le lynchage populaire, mais surtout le déni de droit. D'ailleurs, le groupe Facebook « Trop courte, ma jupe ? » dénonce depuis 2012 la disparition



de l'attribut vestimentaire du paysage algérien. Avec les jambes couvertes, c'est le voile intégral qui avance à grands pas.

Zineb El Rhazoui

MERCI POUR
CES MOMENTS



Mort de ZYed et Bouna.
Les deux Policiers relaxés.



L'IRLANDAIS TYPE SELON TODD



À QUI RECONNAIT-ON UN ATTENTAT
SUICIDE RÉALISÉ PAR DES DJIHADISTES
FRANÇAIS ?



Scènes de la vie hormonale SOS PSY



► L'EMPIRE DES SCIENCES ANTONIO FISCHETTI

ON N'A PAS L'ÂGE DE SES ARTÈRES

Le sort d'un jeune immigré dépend de son âge : il est pris en charge s'il est mineur, expulsé dans le cas contraire. S'il n'a pas de papiers, son âge est estimé à partir d'une radio de son squelette. Procédé bidon que certains députés ont voulu interdire, mais que l'Assemblée a décidé de maintenir.

Quand un flic contrôle un immigré sans papiers, la première chose qu'il regarde, c'est son âge. S'il a moins de 18 ans, va pour un centre d'accueil, sinon direction la frontière. Pour un môme ou un quadra grisonnant, l'aiguillage est rapide. Mais, avec un ado, ça se complique. Il y a des Blacks qui mesurent 2 mètres à 13 ans, et des Asiatiques trentenaires aux allures de collégiennes. En cas de doute, le magistrat demande à un médecin légiste d'estimer l'âge du « suspect ». La méthode est la même depuis des lustres : à partir d'une radio (de la main et de son poignet gauches, précisément), on évalue la maturation des os et on en tire l'âge du quidam. Dit comme ça, cela fait sérieux. Eh bien, non : pipeau ! déclarent les scientifiques.

L'imprécision de ces tests osseux a été dénoncée par de nombreuses institutions (Comité consultatif national d'éthique, Académie nationale de médecine, ordre des médecins...). Et, dans le cadre de la loi sur la protection de l'enfance, des députés ont récemment déposé des amendements pour les interdire. Peine perdue, l'Assemblée ayant décidé de les maintenir — tout en acceptant, pour la forme, de les « limiter au maximum ». Rien de vraiment changé, au fond.

DES MÉTHODES DE MAQUIGNON

Que le destin d'un ado repose sur une simple radio de sa main, c'est déjà terrible en soi. Ça l'est encore plus quand on sait que le verdict repose sur des travaux datant... de 1950. Deux radiologues américains, Greulich et Pyle (GP), cherchaient à mesurer les retards de croissance des enfants. Après avoir radiographié des dizaines de jeunes gens, ils ont dressé un « atlas » des stades de maturation osseuse en fonction de l'âge. Et ce sont ces données archaïques qui, aujourd'hui encore, servent de référence pour évaluer l'âge d'un jeune. Bonjour la bricolage.

Pour commencer, les atlas de GP sont basés sur des moyennes faisant fi de la variabilité entre jeunes du même âge (l'ossification dépendant, entre autres, de l'alimentation). De plus, ces

LES TESTS OSSEUX SONT-ILS FIABLES ?



mesures ont été effectuées sur une population des années 1950... alors qu'il suffit de comparer n'importe quel ado à ses parents pour comprendre que l'ossature moyenne de 2015 n'est plus celle d'après-guerre. Et, surtout, l'ethnie n'est pas prise en compte : pas besoin d'être Prix Nobel de physiologie pour voir que le squelette d'un Asiatique n'est pas le même que celui d'un Africain ou d'un Roumain.

Et pourtant, malgré leur imprécision, les tests osseux continuent d'être utilisés dans les tribunaux. Chaque jour, des jeunes sont expulsés sur la base d'études contestables et vieilles de plus d'un demi-siècle. Que font les scientifiques ? Ils n'ont pas réussi à trouver de méthodes plus précises ? Eh bien, non. Pourtant, ils sont nombreux à avoir tenté d'estimer l'âge d'une personne

avec toutes sortes de critères : dentition, pilosité pubienne, tour de poitrine, circonférence de la taille, IRM du genou, de la cheville ou de la clavicule... La taille des oreilles n'a pas encore été testée, mais cela viendra sûrement. En tout cas, rien de probant n'est jamais ressorti de ces études. Philippe Werson est médecin légiste et pratique des tests osseux à la demande de la justice, mais il l'admet sans détour : « Il y a un tas de méthodes pour estimer l'âge, mais aucune n'est valable. Ce n'est pas en multipliant les examens qu'on va être plus précis : si quelqu'un a une stature de 15 ans, cela va être aussi bien le cas pour sa main que pour son coude ou autre chose. »

Devant cet échec, pourquoi s'obstiner à évaluer l'âge d'une personne avec des méthodes de maquignon ? C'est dégradant, disent certains. Mais est-ce contraire à l'intérêt de l'enfant ? Pas forcément, car si des tests fiables existaient, ils pourraient éviter l'expulsion d'un mineur abusivement considéré comme majeur. Et la limite des 18 ans n'est pas la seule concernée. Dans les cas d'agression sexuelle, il est utile de savoir si un jeune a plus ou moins de 15 ans (prenons un homme surpris en flagrant délit avec une jeune prostituée sans papiers : il sera plus sévèrement condamné si l'on prouve que la fille a moins de 15 ans). Autre exemple, si un gosse commet un vol à l'arraché (au hasard, un petit Roumain du métro), les flics doivent savoir s'il a plus ou moins de 13 ans : garde à vue dans le premier cas, relaxe dans le second. Dans un autre registre, des chercheurs essaient même d'évaluer l'âge à partir d'une simple image vidéo (par exemple pour déterminer si les protagonistes d'un film porno s'asseyent chez un suspect de pédophilie sont aussi majeurs que le prétend l'intéressé...).

Pour en revenir aux immigrés, à défaut de tests fiables d'estimation de l'âge, le plus simple serait que le doute bénéficie par principe à l'« accusé », en classant d'office les états civils incertains dans les moins de 18 ans. Quelques tricheurs en tireraient profit, mais ce serait bien plus éthique que de recourir à une loterie n'ayant de scientifique que l'apparence. ■

► HISTOIRE D'URGENCES PATRICK PELLOUX

C'EST PAR OÙ, DEMAIN ?

À 75 ans, Odette a presque toutes ses dents, un moral bloqué sur l'optimisme et la joie malgré son corps qui s'affaisse comme pour entrer dans la terre. Elle aime la culture, ses voisins et regarder les films de sa jeunesse. Elle prend chaque jour son traitement pour l'hypertension artérielle, un antiarythmique, car son cœur, à force de tomber amoureuse, bat la chamade (à moins que ce soit le temps, mais c'est moins poétique), des comprimés pour diminuer le cholestérol car elle aime particulièrement le fromage et la charcuterie, des gélules pour que les os ne soient pas en poussière. Elle vit seule dans son petit appartement de quelques dizaines de mètres carrés dans une rue de Paris, qui coûte le prix d'une grande maison en province avec jardin et vue sur la mer ou la montagne. Mais elle préfère ce Paname frénétique, et puis l'Émile, son homme devenu squelette, n'est pas loin, au cimetière de Passy.

Chaque soir, elle appelle le SAMU pour poser les mêmes questions. Puis raccroche une fois rassurée. Mais ce soir elle est plus angoissée que d'habitude. Son cœur fait la grosse caisse d'AC/DC, alors une équipe est partie l'examiner, puis l'a emmenée en unité cardiologique pour surveiller sa chamade. Elle n'a rien de bien grave et elle pourra retourner chez elle, à ses habitudes et à ses livres.

2130, Zoé a 95 ans, imaginez qu'elle soit l'arrière-petite-fille d'Odette. Elle vit dans un

tout petit appartement dans Paris. Elle est dans un immeuble communautaire pour les pauvres, où il n'y a jamais d'imprévu. Elle ne voit pas beaucoup de monde, car, par économie, tout est robotisé et informatisé. Elle ne parle plus qu'à un robot très aimable et à la chaleur humaine plastifiée. Elle a vue sur les mers et les montagnes avec son casque en 3D. Pour sa santé : tout est surveillé en permanence grâce à des capteurs, et l'ordinateur lui corrige ses traitements à la moindre variation, à une heure près, en fonction de multiples paramètres : son poids, sa taille, sa température, son hydratation... Elle a eu une dizaine de cancers traités par nanoparticules. Elle a des médicaments différents tous les jours.

LA VIE EN SCANNER

Mensuellement, elle avale des tas de capsules pour tout contrôler : une sorte de vie en scanner ! Elle ne mange plus que des compléments alimentaires et des produits reconstitués, car c'est plus économique. Elle a demandé que sa vie ne s'éternise pas trop, mais le logiciel central en a décidé autrement : une surveillance filmée renforcée en permanence est faite et elle doit faire des tests quotidiens pour son moral ainsi que des exercices pour retrouver la pêche, même si elle n'en a pas envie !

Ce n'est pas de la science-fiction, mais bel et bien ce qui est en train d'arriver. Google

comme Apple et tant d'autres investissent la santé et vont tout changer grâce aux nouvelles technologies. La médecine d'aujourd'hui est déjà dépassée par les clouds. En permanence, des infos vont arriver à des capteurs de surveillance, qui adapteront vos traitements et les diagnostics. On ne va plus vivre, mais être malade en bonne santé ! De plus, les types génétiques vont pouvoir être faits, et ainsi, ou hélas, vous saurez dès la naissance si vous êtes porteur de gènes entraînant des maladies. Les anxiolytiques vont avoir de gros dividendes ! Si tout cela n'est pas réfléchi et encadré, les grandes multinationales vont conquérir le domaine de la santé avec des montres, des nanoparticules, des capsules et autres capteurs. Toutes ces infos partiront sur le Web, comme une sorte de cybersanté. Qui aura ces données ? L'industrie pharmaceutique et agroalimentaire, les assureurs, les banquiers ? Bien sûr, cela peut être un progrès considérable pour l'humanité et la médecine du nouveau millénaire. Mais, en quelques clics, il sera possible de faire consommer des tonnes de médicaments en plus et qui seront justifiés par les logiciels. Mais, en même temps, les traitements au long court sont-ils aujourd'hui justifiés, car souvent très insuffisamment surveillés et adaptés ?

Si demain se prépare tout de suite, les pouvoirs publics ont déjà un retard phénoménal pour ces nouveautés de surveillance. Les sites de conseils médicaux ne sont qu'un aperçu de ce qui va arriver par ces multinationales qui veulent prendre bien soin de votre santé, mais en euros. ■

► ÉCONOMIE

UN MONDE DE PRÉCAIRES

Selon l'Organisation internationale du travail, trois travailleurs sur quatre dans le monde sont précaires : contrat temporaire ou de courte durée, emploi informel, emploi familial non rémunéré, etc. En France, c'est bien différent : 72 % des travailleurs sont des employés en contrat (plus ou moins) stable. Clairement, pour Tirole — lui-même fonctionnaire de la recherche —, ça doit être beaucoup trop.

LES VRAIS LIBÉRAUX SE LÈVENT TÔT

Vous avez du mal à commencer la journée ? Heureusement, le World Economic Forum (qui organise la conférence annuelle de Davos) pense à vous : ne pas manger, ne pas boire d'alcool juste avant de se coucher, lire un livre avant de s'endormir, faire un peu d'exercice le matin, se préparer un bon petit déjeuner... Grâce à tous ces bons conseils, vous êtes sûrs d'être compétitif pour toute la journée.

DETOUR D'INVESTISSEMENT

Les universités Stanford, Yale ou d'Oxford, la Ville de San Francisco, l'Église d'Angleterre, The Guardian... tous ont revendu leurs participations dans des compagnies minières, pétrolières ou gazières, à l'origine du dérèglement climatique. Même BNP Paribas, le Crédit agricole et la Société générale viennent de renoncer à financer un projet pharaonique au large de l'Australie. Vous aimez la planète ? Désinvestissez ! J.L.

ÉCONOMISTES HÉTÉRODOXES EN PÉRIL

Ça va mal à la fac : les économistes non libéraux partent un par un à la retraite, et, derrière, les jeunes sont bloqués dans leur carrière par les libéraux, qui tiennent toutes les positions.

C'est l'histoire de deux économistes de Toulouse. L'un était humaniste, il adorait l'histoire, la psychologie, l'anthropologie et... l'économie. Admirateur de Keynes, il savait que l'économie est une science sociale, que le capitalisme est synonyme de gâchis, d'exploitation et de publicité dégoulinante, et que les hommes ne sont pas rationnels.

Pour lui, l'accumulation d'argent s'explique par la « pulsion de mort », et c'est la foule, avec ses euphories et ses paniques, qui façonne les marchés financiers. Pour lui, la solution, ce sont les services publics, la gratuité, le partage, la coopération, plutôt que la concurrence.

Lui, c'est Bernard Maris, et il est mort assassiné à l'âge de 68 ans le 7 janvier dernier, lorsque douze personnes furent tuées et onze autres blessées par Chérif et Said Kouachi.

L'autre, c'est Jean Tirole. Polytechnicien, âgé de 61 ans, il est le récent lauréat du Prix d'économie décerné par la Banque de Suède et faussement qualifié de « Nobel ».

Pour Tirole, l'économie est une science, et la science, c'est des maths. Il aligne les équations pour démontrer que le marché est toujours et partout la forme supérieure d'organisation. Mais son argument est subtil : dans certains cas, dit-il, le marché ne donne pas par lui-même la solution optimale. Il faut donc l'aider, en définissant des procédures et des contrats qui rendent le marché vraiment parfait.

Et si on y arrive, bingo ! Plus besoin d'entreprises publiques ou de services publics, toutes les entreprises pourront être privées, puisqu'on aura mis en place les bonnes « incitations » qui les forceront à se mettre au service des clients-citoyens.

C'est la même chose avec le droit du travail : on peut le réduire au minimum si on met en place des sanctions financières pénalisant les entreprises qui emploient trop de contrats précaires ou qui licencient

trop souvent. Plus « moderne » et plus « efficace » que ces juges poussiéreux et imprévisibles, non ?

Pour Tirole, il existe « un quasi-consensus chez les chercheurs reconnus internationalement sur le système français comme machine à créer de l'exclusion et du chômage ». Exit donc les keynésiens et les marxistes, qui expliquent qu'il y a du chômage à cause des salaires et des investissements trop faibles, des politiques d'austérité, de la finance trop forte... Même les keynésiens Paul Krugman et Joseph Stiglitz, Prix « Nobel » comme Tirole, économistes les plus lus au monde, peuvent aller se réhabiliter !

Il existe donc des Maris et des Tirole. Et c'est très bien comme ça, il faut de tout, ils peuvent débattre entre eux paisiblement, et aux citoyens de dire quelles théories leur semblent les plus pertinentes et quelles politiques économiques ils préfèrent.

Bernard Maris n'a jamais empêché Jean Tirole de travailler. Mais Jean Tirole, lui, ne veut pas qu'on pratique une autre analyse économique que la sienne. Il a donc écrit à la ministre de l'Éducation pour lui demander de s'opposer à la demande formulée par l'Association française d'économie politique (AFEP) de créer une nouvelle section au sein du Conseil national des universités baptisée « Économie et société ».

Pour Tirole — sans rire —, revendiquer l'existence de plusieurs théories économiques, c'est promouvoir le « relativisme », « antichambre de l'obscurantisme ».

Pour l'instant, Tirole a gagné : la ministre a dit non aux hétérodoxes. L'AFEP a réagi en publiant un manifeste expliquant que ce serait quand même mieux que les économistes ne pensent pas tous la même chose (surtout quand c'est des conneries). Elle veut sa nouvelle section pour pouvoir travailler à l'abri des ayatollahs comme Tirole.

Attention, chers lecteurs : si l'AFEP perd son combat, cette chronique sera désormais écrite en équations. Tremblez.

Jacques Littauer

VOIR PALMYRE ET MOURIR

ÉCHEC DE L'ÉTAT ISLAMIQUE À L'EUROVISION



L'ÉTAT ISLAMIQUE DISPOSERAIT D'UN BUDGET DE 2 MILLIARDS DE DOLLARS



HISTOIRE

TOUS CACHÉS DANS LA MAISON DES FOUS

Hiver 1943. Pour avoir écrit le célèbre poème *Liberté*, parachuté par les Anglais sur la France occupée, Paul Éluard est recherché par la police française et par la Gestapo. Il doit se cacher chez des amis, et finalement dans l'asile de Saint-Alban, en Lozère.

Cache dans la maison des fous : c'est le titre du dernier livre de Didier Daeninckx, publié par un éditeur de poésie, Bruno Doucey. Sous l'Occupation, dans le fin fond du Languedoc, deux psychiatres bouleversent un asile d'aliénés : Lucien Bonnafé, résistant communiste, ami des surréalistes, et François Tosquelles, un Catalan réfugié en France après avoir participé à la guerre d'Espagne. En quoi cela intéresse-t-il la psychanalyse, me direz-vous. C'est que Bonnafé et Tosquelles sont alors en train d'inventer une autre psychiatrie, celle qui fera avec la parole des patients et avec celle des soignants, avec l'inconscient, et avec la maladie de l'institution : en faisant avec l'expérience concentrationnaire. Ce nouveau rapport à l'institution psychiatrique va décider de l'organisation des soins tout au long du XX^e siècle. (Une conception de l'accueil de la folie qui est aujourd'hui menacée par une austérité budgétaire qui ne parvient pas à justifier une coupable austérité de la pensée.)

L'asile de Saint-Alban a protégé des intellectuels, des résistants et des poètes, qui ont eu la vie sauve parce qu'ils se sont mêlés aux patients, tous obligés de se cacher pour diverses raisons. Tous marqués par cette expérience de voisinage et même d'interdépendance entre la raison et la folie. Didier Daeninckx : « *Dans un moment de nuit de l'histoire, le seul refuge pour les poètes c'était d'être sous la protection des fous.* » Dans cet asile à part, où la création artistique n'est pas occupationnelle, Éluard le poète-résistant a troqué ou acheté des œuvres à un patient-sculpteur, Auguste Forestier (enfermé pour avoir fait dérailler un train après avoir posé un tas de pierres sur les voies, « *pour voir l'acier des roues écraser les cailloux* »). Après la guerre, Jean Dubuffet découvrira ces sculptures chez Paul Éluard et inventera cette étrange notion d'art brut.



Ce qui me rappelle que je voulais vous parler de quelque chose de grave qui est en train de se passer. En Seine-Saint-Denis, l'historique hôpital psychiatrique de Maison-Blanche ferme progressivement ses pavillons depuis dix ans : les lits d'hospitalisation sont redéployés sur Paris, plus près du lieu d'habitation des patients. Ça, c'est très bien. Les pavillons de Maison-Blanche, désertés, vont être rasés, et les terrains offerts aux promoteurs. Le problème, c'est qu'il y avait un pavillon très spécial au cœur de cet asile : le pavillon 53, où pendant trente ans s'est déroulé l'Atelier du Non-Faire, et où des milliers d'œuvres réalisées

par des patients sont aujourd'hui menacées de destruction. L'administration de l'hôpital s'en est désintéressée. On aurait pu maintenir ce pavillon ouvert et conserver son activité artistique et thérapeutique, mais la mairie de Neuilly-sur-Marne, qui hérite des lieux, s'y refuse : les projets architecturaux, les futurs immeubles rutilants et transparents ne supporteront pas cette incongruité. Et puis l'expression « non-faire » ne passe pas très bien dans notre époque de pragmatisme et d'activisme, de modernisation et d'accélération.

LE LANGAGE CONTRE LA FOLIE

Auteur d'une précieuse *Histoire de la folie à l'âge classique*, Michel Foucault considérait que, « dans un monde où Dieu est mort définitivement, et où on sait malgré toutes les promesses, de droite et de gauche, de la droite et de la gauche, qu'on ne sera pas heureux, le langage est notre seule ressource, notre seule source. Il nous révèle au creux même de nos mémoires, et sous chacune de nos paroles, sous chacune de ces paroles qui galopent à travers notre tête, ce qu'il nous révèle, c'est la majestueuse liberté d'être fou. Et c'est peut-être pour cela que l'expérience de la folie, dans notre civilisation, est singulièrement aiguë, et qu'elle forme, en quelque sorte, la limite forestière de notre littérature² ».

Au cœur du domaine des fous, à la limite forestière de la ville moderne, le pavillon 53 a servi d'abri à des poètes dont les créations sont aujourd'hui indignement menacées. Alors, quelle fondation, quelle institution, quel mécène, se décidera enfin à s'y rendre avant l'arrivée des bulldozers ?

Yann Diener

1. atelierdunonfaire.com
2. Michel Foucault, *La Grande Étrangère. À propos de littérature* (1963). Éditions de l'EHESS, collection « Audiographie », 2013.

DAECH PATRIMOINE MONDIAL DE L'INHUMANITÉ



CINÉ

Cités sensibles et chômeurs en fin de droits au Palmarès!



LE CINÉMA SE FÉMINISE, ENFIN!



Cannes Vers un Presque retour à la normale:



CANNES, FIN DE PARTIE UN PALMARÈS POUR RIRE

Dans *Valley of Love*, présenté en fin de festival, Depardieu s'appelle Gérard, et Huppert, Isabelle, il crève de chaud, elle est cassante, tous deux déambulent dans le désert caniculaire de la Vallée de la mort, à la recherche d'un fils qui leur a donné un drôle de rendez-vous post mortem et, surtout, d'une magie née il y a trente-cinq ans, c'était dans *Loulou*, de Pialat, 1980, Isabelle et Gérard jouaient ensemble pour la première fois. Mais cette fois l'ogre dévore la glace, l'appétit a raison de la morgue, et le miracle attendu ne se produit pas : sans doute trop confiant dans la capacité des deux «stars» à produire toutes seules des merveilles, Guillaume Nicloux en oublie de tirer les bons fils, de suivre une histoire pourtant pleine de promesses, soit un doux voyage vers la mort hanté par les fantômes de Lynch (fascinante séquence de rencontre entre Depardieu et une jeune femme handicapée sur un court de tennis) et l'expérience de Bruno Dumont, qui, avec *Twenty-nine Palms*, s'était déjà frotté à l'étrangeté de l'espace américain. À force d'exploiter la vie réelle de ses acteurs, d'abuser du méta (lui habite Châteauroux et signe «Bob De Niro» à un touriste fan), le film de Nicloux incarne, *a priori*, le comble d'un entre-soi peu aimable dont la sélection française,

pléthorique et assommante, a porté haut le flambeau. Après l'odieux *Mon roi*, ce fut au tour de Valérie Donzelli, l'ex-reine de *La guerre est déclarée* (présenté à la Semaine de la critique en 2011), de tomber de son petit piédestal à la vitesse de la lumière avec *Marguerite et Julien*, adaptation d'un scénario que Jean Gruault avait écrit pour Truffaut en 1973. Ode à l'inceste et aux amants maudits, l'embarrassant *Marguerite et Julien* témoigne, comme souvent, de l'écart monstrue entre la note d'intention et le résultat : au départ, une tentative louable de remettre au cœur du cinéma d'auteur français un peu de formes et d'expérimentations, de rappeler à notre bon souvenir Demy et Mizoguchi, à l'arrivée, un spectacle scolaire de fin d'année, touchant et forcément raté, où l'on rêve de *Peau d'âne* pour finalement accoucher des *Mariés de Vendée*, le clip fameux de Didier Barbelivien. Pourtant, le jury, présidé par les frères Coen, plus insondables ou goguenards que jamais, a plébiscité la production nationale, livrant à notre barbe atterrée l'un des palmarès les plus consternants de l'histoire du Festival. Que dire, sinon qu'il a vu juste, deux fois : une première en récompensant un film impossible à écarter (Grand Prix pour *Le Fils de Saul*, du réalisateur hongrois László Nemes), une seconde en donnant le prix d'inter-

prétation à Vincent Lindon, auteur d'un discours retenu et élégant, et point d'ancrage impeccable de *La Loi du marché*, de Stéphane Brizé. En collant à l'épaule de ce quinqua moustachu contraint de retrouver un travail dans la jungle inhumaine du monde du travail, Brizé compense le misérabilisme poisseux qui plombe (un peu) son projet. Souvenez-vous, 1957, Dino Risi s'élevait contre la représentation forcément déprimante des travailleurs dans les films sociaux italiens de l'époque et signait *Pauvres mais beaux*, une comédie dans laquelle on découvrait que les prolos, même sans le sou, savaient rire, s'amuser et être désirables. Brizé, lui, croit sans doute qu'il faut charger la barque de la déprime pour crédibiliser son discours sur le terrain sociopolitique. Résultat, tous les personnages du film sont pauvres et laids, jusqu'à l'embarras, fallait-il ainsi que même l'enfant du couple soit handicapé?

Un mot sur la technique : il faudra peut-être, pour l'année prochaine, dire un mot aux ingénieurs du son, aux mixeurs et aux équipes techniques des films français. Après moult essais et enquêtes, la piètre qualité sonore de ces films, éprouvée pendant toutes les projections, n'était pas due à de mauvais réglages en cabine ou à un placement hasardeux dans la salle, mais à la qualité audio des films eux-mêmes. Le signe ? Lorsqu'on se met à lire les sous-titres anglais pour comprendre les dialogues en français.

LA PALME DE QUOI ?

C'est donc Jacques Audiard, déjà récompensé du Grand Prix en 2009 pour *Un prophète*, qui remporte la Palme si convoitée, à l'occasion de son film le plus faible, un film fédérateur et populaire, mais dans sa version basse. *Dheepan* suit la difficile insertion d'une (fausse) famille tamoule qui fuit le Sri Lanka et débarque en France, au Pré, une banlieue sensible digne de ces «No go zones» pointées par la chaîne Fox News à l'occasion des émeutes de 2005. Entre barres d'immeuble grisou, cages d'escalier envahies de dealers et règlements de comptes imprévisibles, *Dheepan*, Yalini et leur fille tentent de survivre et de s'intégrer grâce à l'emploi de concierge que l'homme vient de dégoter. Puis, au prix d'une bifurcation narrative violente dont Audiard s'est fait une spécialité, le film change brutalement de registre, et donc de braquet, passant du drame social au film de vengeance, du silence à la fureur, de la chronique au Kärcher. La petite guerre qui se joue autour d'un petit caïd fraîchement sorti de prison (Vincent Rottiers) transforme *Dheepan* en justicier tamoul. Trop, c'est trop : résultat, l'éle-

phant calme mais déterminé qu'Audiard nous a montré depuis le début se réveille et décide de nettoyer son territoire, tout seul, comme un grand. D'une guerre l'autre, la métaphore est pesante et, surtout, *Dheepan* s'engage sur la voie peu fine des productions EuropaCorp, à la manière d'un *Taken* façon tamoule que les afféteries de la mise en scène (le final, littéralement enfumé) ne parviennent pas à masquer. Avant d'écrire *Dheepan*, Audiard a, semble-t-il, travaillé sur un remake des *Chiens de paille*, et son film en porte la trace. Mais il n'a conservé du chef-d'œuvre de Peckinpah que son écume réactionnaire, le viol du territoire, le pacifisme impossible, la vengeance, la violence tendue comme un arc et qui éclate brutalement, oubliant que, dans *Les Chiens de paille*, la vengeance n'avait pas vraiment lieu, que les motifs des personnages finissaient par se brouiller, comme les repères moraux d'ailleurs, et surtout que Dustin Hoffman repartait seul sur la route, en SDF, au terme d'une fausse victoire, là où *Dheepan* se conclut par un épilogue conte-déféique, authentique faute de goût d'un film qui, à coup de testostérone, valide *in fine* son hypothèse conservatrice.

LE GOÛT DES AUTRES

Au fond, rarement un palmarès de Cannes n'aura semblé si éloigné du cinéma, de l'audace artistique, des créateurs de formes, des cinéastes, déjà largement évacués dans les sections parallèles : le Portugais Miguel Gomes et son triptyque *Les Mille et Une Nuits*, le Thaïlandais Apichatpong, rétrogradé dans la section Un certain regard (une place qui eût mieux convenu aux films de Donzelli et Nicloux), Desplechin et *Trois souvenirs de ma jeunesse* ou encore Kiyoshi Kurosawa. Deux films ont pourtant survolé la sélection, et nous y reviendrons lors de leurs sorties en salles : *Mia madre*, de Nanni Moretti, dont l'absence au palmarès laisse sans voix, et *The Assassin*, l'opus magnum génial du maître Hou Hsiao-hsien, qui, après huit ans de silence, a dû se contenter du prix (consolant ?) de la mise en scène. Situé sous la dynastie Tang, au IX^e siècle, *The Assassin* suit la trajectoire d'une experte en arts martiaux (la sublime Shu Qi, l'actrice fétiche du cinéaste) qui doit trancher entre l'accomplissement de sa mission (assassiner un gouverneur dissident qui s'avère être son cousin) et les vents contraires qui soufflent dans son cœur. Mais cette merveille de retenue et de beauté, ce déluge de grâce et d'invention esthétique flottaient sans doute un peu trop haut pour ce jury.

Jean-Baptiste Thoret





MONDE VU DE LA TERRE... LE MONDE VU DE LA TERRE... LE MONDE

BIRMANIE OU THAÏLANDE, THAÏLANDE OU BIRMANIE

COMMENT CHOISIR SA DICTATURE POUR LES VACANCES

L'été approche, synonyme des grandes migrations estivales. Alors que des milliers de Français vont s'envoler vers des destinations «exotiques», Charlie Hebdo revient sur deux destinations très prisées, la Thaïlande et la Birmanie. Petit comparatif avant de se décider.

Pour ceux qui voient le monde comme un grand Disneyland, «faire» la Birmanie est aujourd'hui devenu un *must*. Attirés qu'ils sont par des promesses de «voyage de rêve» dans un «pays authentique et mystérieux». Las, le «rêve» vendu est à mille lieues de la réalité.

Si «mystère» il y a, c'est bien celui de l'«ouverture démocratique» annoncée par le président Thein Sein, après son arrivée au pouvoir en 2011. Car les militaires sont toujours là. Et bien là. La seule différence étant que, à l'instar du président lui-même, beaucoup ont depuis troqué leur uniforme pour des tenues «civiles».

Près de 80% de l'économie locale reste en effet entre leurs mains — de grandes chances de leur refiler ses dollars — et, sur un plan plus politique, ils se sont réservé, de façon «constitutionnelle», 25% des sièges à l'Assemblée nationale. Crucial lorsqu'il faut plus de 75% des députés pour passer un amendement ou voter une loi.

Si l'on ajoute à cela la mise à l'écart *de facto* d'Aung San Suu Kyi, icône internationale et figure de proue de l'opposition, de la fonction présidentielle en raison de son mariage avec un citoyen étranger, en l'occurrence britannique, ce qui est interdit par la Constitution, on comprend vite que l'espace politique reste bien verrouillé.

Aung San Suu Kyi peut cependant s'estimer heureuse. Ce sont des moyens beaucoup moins



constitutionnels qu'emploie l'armée pour mettre au pas les minorités ethniques — au bas mot 40% de la population tout de même — qui, pour certaines depuis plusieurs décennies, refusent l'hégémonie birman. Bombardements contre des villages civils, exécutions sommaires, pillages et autres viols collectifs, des régions entières restent

toujours interdites aux voyageurs pour cause de «pacification». Et des dizaines, des centaines de milliers de réfugiés s'entassent dans des camps où ils survivent tant bien que mal. Plutôt très mal.

Bref, de l'«authentique» kaki pur jus.

EN THAÏLANDE, LES MURS ONT DÉSORMAIS DES OREILLES

Depuis que, dans les années 1970, les GI américains l'ont transformée en zone de «R'n'R», entendez par là «repos et récréation», la Thaïlande est quant à elle une destination phare pour des millions de touristes. Qui n'a pas entendu parler de ses plages, de ses temples? De ses «traditionnels sourires», voire plus si affinités? Enfin, ça, c'était avant. Avant que, il y a tout juste un an, le 22 mai 2014, les militaires thaïlandais ne commettent un coup d'État et installent au pouvoir un Conseil national pour la paix et l'ordre (CNPO).

Depuis, «c'est l'enfer». Couvre-feu, loi martiale, interdiction de rassemblement, mise sous tutelle des moyens d'information, arrestations arbitraires, liberté d'expression réduite à néant ou presque... La junte qui préside aux destinées du pays emploie la manière forte pour faire rentrer la nation dans le rang. Avec, parfois, des situations dont l'absurdité pourrait prêter à sourire si elles n'étaient pas lourdes de conséquences. Évitez ainsi d'emporter

1984, de George Orwell, ou le film *Hunger Games* dans vos bagages, cela pourrait vous conduire à la case prison.

Dans cette remise au pas nationale, le CNPO s'est trouvé une arme très efficace : l'article 112 du Code pénal local, qui stipule que «toute personne diffamant, insultant ou menaçant le roi, la reine, le prince héritier ou le régent sera punie d'une peine de prison d'une durée de trois à quinze ans». Autant dire un permis de délation généralisée où chacun règle ses comptes. Bref, en Thaïlande, comme à une certaine heure de notre histoire, les murs ont désormais des oreilles.

D'autant que le pays est en train de se doter d'une loi dite «sur les transactions économiques», derrière laquelle se cache un texte qui, en donnant «accès aux informations concernant toute communication, postale, télégraphique, téléphonique, par télécopie, par ordinateur, par tout outil ou moyen de communication médiatique électronique ou de télécommunications», annonce une surveillance massive de la population thaïlandaise. Gaffe donc avant de tweeter ou de «facebookeer».

De quoi expliquer pourquoi les «traditionnels sourires» thaïlandais sont un peu crispés ces derniers temps. Et cela ne devrait pas s'arranger au cours des prochains mois.

On vous aura prévenus.

Patrick Chesnet

► EN BREF

ARABIE SAOUDITE
RECHERCHE BOURREAU
DÉSÉSPÉRÉMENT

«Cause rapide expansion, recherche urgent huit manieurs de sabre pour amputations et décapitations. CDI possible. Débutants acceptés.» Humour noir? Pas vraiment, car c'est, en gros, l'annonce parue, le 19 mai, sur le site Internet du ministère saoudien de la Fonction publique, sous la rubrique «Emplois religieux». C'est que, dans ce pays où la charia fait loi, les bourreaux locaux n'en peuvent plus. Pensez donc, ils ont, depuis le début de l'année, déjà décapité presque autant de personnes, 85 à ce jour, qu'au cours de toute l'année 2014 (88). Sans oublier les amputations d'une main, voire des deux, réservées aux coupables de délits «mineurs». Un métier d'avenir en somme, à condition de garder la tête sur les épaules.

COMING OUT EN IRLANDE

ON VA ENFIN POUVOIR LE DIRE À NOS PARENTS!

JAPON
ESPÈCE EN DANGER

Ken Shimizu a les boules. Pour ce Japonais de 37 ans, il faut d'urgence sauver une «espèce en voie de disparition» sur l'archipel. Et pas n'importe laquelle. Celle des acteurs masculins de films X. «Il n'y a plus que 70 types pour 10 000 filles», s'inquiète celui que l'on décrit comme le «Cristiano Ronaldo du sexe». Et «Pornaldo» d'expliquer cette débandade des vocations par la peur d'être découvert, voire ridiculisé, sur les réseaux sociaux. Sans oublier une tendance généralisée, parmi les nouvelles générations, à l'abandon de valeurs traditionnelles masculines, comme le machisme. De quoi ébranler sérieusement une industrie du porno qui, au Japon, pèse tout de même quelque 20 milliards de dollars.

MOYEN-ORIENT
FAITES LA GUERRE,
PAS LA PAIX!

Syrie, Irak, Yémen, Libye... Pendant que certains déplorent un nombre chaque jour plus élevé de victimes dans les conflits qui ensanglantent ces pays, redoutant une crise humanitaire, d'autres se frottent les mains. Les marchands de canons. Américains en tête, mais aussi russes ou français, qui enregistrent une nette hausse des carnets de commandes — quelques Rafale au Qatar pour Dassault. Et ne se gênent plus pour jeter encore plus d'huile sur le feu en encourageant une course aux armements qui n'aidera certainement pas à résoudre les problèmes et à faire cesser ces massacres. Tant que la courbe des bénéfices continue de grimper...

LES IRLANDAIS ADOPTENT LE MARIAGE HOMO

PHILIPPINES
NETTOYAGE MUNICIPAL

Le maire de Davao, ville du sud des Philippines, peut être fier. Non seulement sa cité est la plus sûre des Philippines, mais elle est également l'une des plus tranquilles qui soient au monde. C'est que Rodrigo Duterte, c'est son nom, use d'une méthode bien particulière : «liquider tous les criminels». Vendeurs de drogue, violeurs, voleurs, trafiquants en tout genre, des centaines de personnes ont ainsi été abattues par des escadrons de la mort au service de l'édiile. Une stratégie qui a manifestement fait des émules, puisque de tels services de «nettoyage» sont apparus dans d'autres villes du pays. Béziers et Ménard font figure de petits joueurs.

GRÈCE
DETTE

Les carottes sont cuites, les armes affutées, et surtout les caisses vides. S'il n'y a pas d'accord cette semaine, la Grèce ne remboursera pas sa traite de 1,6 milliard d'euros au FMI. Voilà, c'est dit, plus besoin de tourner autour du pot. Le plus drôle, c'est que l'argent que la Grèce devrait emprunter en cas d'accord ira pour la plupart au remboursement des créanciers! Selon le ministre grec des Finances, Yánis Varoufákis, pour cinq euros empruntés à intérêt par Athènes, un euro va aux Grecs, les quatre autres aux créanciers... Cherchez l'erreur. Il n'empêche, le pays, bien qu'asphyxié, a remboursé jusqu'à présent 6,5 milliards d'euros depuis février, mais, si aucun accord n'intervient, la priorité sera alors donnée aux salaires et retraites, et pas aux créanciers. «Nous avons fait ce que nous avions à faire, c'est maintenant au tour de l'Europe de faire son travail», a prévenu Aléxis Tsípras en s'adressant au comité central de Syriza réuni le week-end dernier à Athènes pour faire le point. Il n'a pas vraiment le choix, l'aile gauche de son parti a prévenu, elle ne votera aucune mesure d'austérité supplémentaire. Voilà qui promet des sueurs froides cet été, pas aux Grecs, qui n'ont plus rien à perdre, mais aux créanciers, qui commencent à comprendre qu'Athènes ne blague pas.

Angélique Kourounis

EN NAMIBIE, UN TEXAN TUE UN RHINOCÉROS POUR 350 000 \$. POUR TUER UN TEXAN, C'EST GRATUIT.



► LA CARTE POSTALE
DE MATHIEU MADENIAN

Salut, Charlie!

On the road again. Là, je t'écris d'Arles, où je joue ce soir. Je suis à l'hôtel, je sors de la douche. Et je peux te dire que j'ai amorti tout ce que cette salle de bains pouvait m'offrir. J'ai flingué les savons, les shampoings, trois grandes serviettes, deux mini-serviettes et un peignoir. Dès que je suis dans un hôtel, je me comporte comme un milliardaire, alors que chez moi je suis normal, je t'assure... J'ai même pas de peignoir, je crois. Bref,

je regarde I-Télé, et apparemment l'Irlande ne va pas tarder à légaliser le mariage gay. Alors que là-bas ils sont à fond catholiques. Tu te rends compte, Charlie, que, dans ce pays, jusqu'en 1993, l'homosexualité était considérée

comme un crime... C'est dingue, quand tu y penses. Et là les journalistes de BFM interviewent apparemment la « Christine Boutin » locale, qui n'a pas l'air très contente. Elle parle pèle-mêle de Dieu, de nature, de mon cul sur la commode...

Ils sont chiants, ces anti-mariage gay. Hé, mais foutez-leur la paix, aux pédés, c'est pas avec vous qu'ils veulent se marier... Elle parle du modèle chrétien de la famille, soi-disant un père, une mère et un enfant... Oui, enfin, dans la Bible, le modèle, c'est plutôt une mère vierge qui trompe son mari avec un inconnu qu'elle n'a jamais vu et qui accouche dans une étable d'un bébé qui sera finalement tellement traumatisé qu'il se prendra pour le fils de Dieu et se fera crucifier avant ses 33 ans. C'est ça, votre modèle de développement pour un enfant?

Faut arrêter de mêler Dieu à tout ça, non? Après tout, c'est lui qui a aussi créé les homosexuels, il devait bien avoir une raison! Et puis, excusez-moi, mais un père absent mais omniprésent, une mère idolâtrée, toujours à trainer à moitié en slip avec une dizaine de copains, aucune petite amie connue jusqu'à ses 33 ans, torse épilé, jambes rasées... Je ne voudrais pas vous faire de peine, mais y a quand même beaucoup de chances que Jésus ait été gay lui-même.

Bon, apparemment, notre Christine Boutin irlandaise s'inquiète de l'étape suivante : l'adoption d'un enfant par un couple gay.

Je ne suis pas convaincu qu'être élevé par deux mamans ou deux papas ce soit si horrible que ça. Ça peut même être très cool, Charlie. T'imagines, tu te fais adopter par George Michael ou Elton John, c'est la classe. (Par contre, tu me diras, tu peux tomber aussi sur Magloire.)

Qu'est-ce qui les inquiète dans l'éducation que deux gays pourraient donner à leur enfant? Ils pensent vraiment qu'à la question « Papas, comment on fait les bébés? » ils vont répondre « en s'enculant »?

Putain, il reste une serviette sèche et bien pliée... J'ves me la faire. Peace.

Mathieu

► DANS LE JACUZZI DES ONDES PHILIPPE LANÇON

ADIEU AU TUYAU

Le jour où Daech entrait dans Palmyre, le dernier tuyau m'a quitté. Cette nuit-là, j'ai rêvé que je contemplais le crépuscule depuis le château arabe qui domine la ville et ses ruines. Il était assiégé par une armée de petits cavaliers arabes en plastique, défendu par de petits croisés en plastique — comme ceux de mon enfance en huis clos. Un tunnel en forme de tuyau le reliait à l'extérieur, par où entraient les renforts, les humanitaires, les reporters. J'ai reconnu un photographe blessé que j'avais croisé en Irak dans une autre guerre, une autre vie. Richard Cœur de Lion avait la voix persuadée de Bernard Guetta. Le tunnel avait la matière, la forme et la transparence de la sonde qu'on venait de m'enlever.

On l'appelle sonde gastrique, ou gastrotomie. Nous avions fait connaissance quatre mois plus tôt. Elle sortait de l'abdomen, côté gauche. Parfois, un peu de sang remontait de l'intérieur, comme dans les perfusions lorsqu'elles ne fonctionnent plus. À son extrémité, il y avait une petite fleur en plastique, violette et jaune. La nourriture liquide ultraprotéinée, en général du Fresubin, entrait par le grand pétale violet; les médicaments, par le petit, situé un peu plus bas. Il m'a fallu deux semaines pour oser utiliser la seringue de gavage qui permettait de la rincer. Tout ce qui entre dans le corps en trouant la peau, il faut du temps pour l'accepter — pour en faire une seconde nature. Le pétale jaune, lui, était interdit d'usage. À l'aide d'une autre seringue, plus petite, il ne servirait qu'à dégonfler le ballonnet qui, sous la peau, maintenait la sonde dans l'estomac. Elle était devenue une excroissance de moi-même, pendant ou ballottant sur le ventre, m'accompagnant chez les amis ou dans la rue, au cinéma, chez le kiné, se prenant dans les shorts et les pantalons, tirant sur l'abdomen, ouvrant parfois son pistil pour discrètement m'inonder au niveau de l'entrejambe.

Je ne l'avais pas baptisée Ginette, comme la boule au ventre de Luz, dans son nouvel album, *Catharsis*. Elle n'avait pas de nom et n'était pas le produit d'un deuil et de l'imagination; mais, jusqu'au moment où elle m'a déchiré un muscle abdominal, je lui ai voué une reconnaissance inquiète : elle

remplaçait ma bouche fragile, suturée et déformée. Les médicaments qu'elle conduisait détruisaient le foie, mais le Fresubin qui nourrit donne une belle peau lisse et grasse de nourrisson, des cheveux splendides : le patient rajeunit en vieillissant, dans des proportions inhabituelles. Il avait fallu un quart d'heure pour poser la sonde, sur un billard, en hiver; il n'a fallu qu'une minute pour l'enlever, dans un box de consultation, au printemps.

FAUTEUIL ET BERETTA

Quatre mois plus tôt, par un temps froid, on m'avait envoyé dans la nuit, sur un fauteuil roulant, vers le bâtiment voisin du mien, voué à la cardiologie, pour l'y poser. Deux policiers armés de Beretta m'accompagnaient. L'homme à tout faire du service, le « garçon », comme on l'appelait naguère, poussait le fauteuil. C'est un petit homme chauve et trapu à la voix rauque et cassée. Il pourrait jouer dans un film sur la Mafia italienne et je l'aime beaucoup. Il a failli mourir du cœur, il continue de fumer. Sa poignée de main est rude, pour rien au monde je ne l'aurais évitée. On croise tellement de survivants et de revenants, à l'hôpital, du côté des patients comme du côté du personnel, qu'on finit par devenir sensible au moindre signe de vie, et, d'une manière obscure et silencieuse, solidaire du mal des autres.

Adieu au tuyau, donc — ou au revoir, qui sait. Passé un certain stade, ce qu'on a vécu en chirurgie fait qu'on n'est sûr de rien, au-delà du jour ou de la fistule suivante. Apparaissent, autour de vous, des gens qui demandent quels sont vos projets pour l'été, l'année qui vient, pour toujours. Vous restez muet, car, contrairement à eux, vous ne pouvez imaginer ce que vous serez à l'époque où ces projets seraient censés se réaliser. Vous êtes dans le château arabe de Palmyre, assiégé par des menaces, les unes réelles, les autres fantômes, et vous tenez. Vous ignorez quand vous en sortirez, et comment. Vous ne savez donc quoi répondre aux bâtisseurs de projets, sinon ceci : aujourd'hui, depuis mon château, j'ai dit adieu au tuyau. ■

► L'ENVERS DU NET

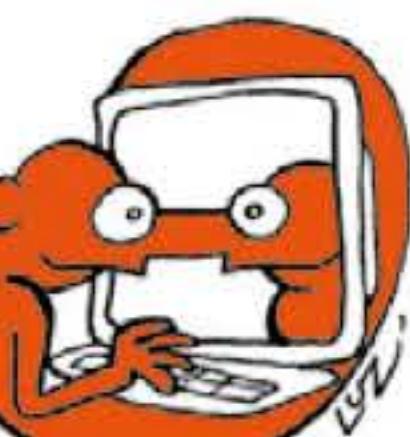
PROFIL FACEBOOK DE DOS

Déjà, l'an dernier, quand deux scientifiques de Hong Kong ont annoncé avoir développé un programme de reconnaissance faciale plus performant que l'œil humain, on pouvait raisonnablement commencer à avoir les jetons. Aujourd'hui, non contents d'être capables de deviner l'âge de vos artères ou si vous avez avalé de travers, les algorithmes promettent carrément de vous reconnaître... de dos. Ou de profil, ne soyons pas bégueule. C'est en tout cas ce qu'ont annoncé récemment des chercheurs du labo d'intelligence artificielle de Facebook, décidément jamais en retard d'une innovation bien flippante.

Le principe, tout simple sur le papier mais un poil plus compliqué à mettre en œuvre, c'est de s'appuyer sur des informations liées aux postures corporelles et de les croiser avec d'autres (les vêtements, par exemple). Autrement dit : si vous pensez échapper à la reconnaissance automatisée en faisant une grosse grimace ou en portant un masque de Mickey, ça risque d'être un peu râpé.

Et le problème, comme le relève le blog *Affordance.info*, c'est que ce genre de prouesse ne peut guère servir que dans deux cas. Le premier, c'est celui du photographe compulsif, qui pourra « taguer » de plus en plus facilement ses prises de vue. Le deuxième, évidemment, c'est la surveillance. De plus en plus efficace, de plus en plus omniprésente.

On peut toujours se rassurer en se disant que les utilisateurs ne sont pas forcément des moutons. Fin 2012, Facebook a désactivé son algorithme de reconnaissance faciale en Europe, devant la levée de boucliers des utilisateurs. Plus récemment, un habitant de l'Illinois a déposé plainte contre l'usage de ce même algorithme. Mais s'il est encore possible de chercher des poux dans la tête à un géant du Net, les technologies, elles, sont bien là, à la disposition de qui aura les moyens et l'envie de les mettre en place. Ça peut faire un peu de monde. Et beaucoup d'objectifs à éviter... ■



Judith Millon



CATHARSIS

Luz



Futuropolis

Un jour, le dessin m'a quitté.
Le même jour qu'une poignée d'amis chers.

À la seule différence qu'il est revenu lui.

Petit à petit. À la fois plus sombre et plus léger.
Avec ce revenant, j'ai dialogué, pleuré, ri, hurlé, je me suis apaisé

à mesure que le trait s'éparrait.

Tous deux, nous avons essayé de comprendre.

Nous nous sommes dit, le dessin et moi,
que nous ne serions plus jamais les mêmes.

Comme tant d'autres.

Le livre n'est pas un témoignage,
encore moins un ouvrage de bande dessinée,
mais l'histoire de retribuilles entre deux amis
qui ont failli un jour ne plus jamais se croiser.

Luz

Extrait de *Catharsis*, de Luz (Futuropolis). En librairies.

▶ CULTURE

UN MYOPATHE A PLUS DE CHANCES DE GAGNER « KOH-LANTA » QUE

LA FRANCE L'EUROVISION.

▶ PAPIER BUVARD ROBERT McLIAM WILSON

ITSY BITSY GRAMSCI BIKINI

Attends, c'est dingue ! J'ai tout compris à la mode. Or je maîtrisais déjà la politique. Et je sais aussi ce qui cloche avec *les deux*. Pire encore, j'ai la solution ! Ça m'inquiète. Si j'étais trop intelligent ?

La politique et la mode, c'est total *bouleshit* pareil. Mais cette *bouleshit* n'est pas forcément définitive. Ma solution est d'une merveilleuse simplicité : pour résoudre tous les travers de la mode et de la politique, il suffit de les intervertir.

Je suis l'indiscutable féministe, le seul et unique mec totalement insoupçonnable de France. Mais, franchement, c'est quoi leur putain de problème, aux femmes ? Pourquoi se font-elles avoyer par ce festival de haine misogyne qu'est la mode ? Rien que des jupes taillées comme des ceintures, des grandes perches sottes et squelettiques, et une surenchère boulimique de bêtise. Les fringues ne me dérangent pas, mais, doux Jésus, les thèses, la *théorie* !

Je hais cette façon qu'à la mode de congédier ou de ranimer les styles et les époques en un clin d'œil bigleux. Les années 80, c'est mal et c'est moche. Oh non, pardon, soudain, les années 80, c'est chic et cool. Ça marche avec toutes les décennies. Les années 60 : *in*, les années 50 : *out* (et toujours un poil trop tôt pour les années 90). Six mois suffisent pour faire la différence entre *in* et *out*. L'impardonnable *fashion faux pas* du printemps peut devenir le *must do* de l'automne. Je ne dis pas que ça m'énerve. Mais ça me colle des rêves de fabrication artisanale d'explosifs.

En politique, c'est exactement le contraire. Les décennies précédentes sont *toujours out*. Aucune chance qu'elles fassent leur retour. Les stratégies vous diront que la ringardise, c'est la mort d'une campagne. Comme les requins, les hommes politiques, ça bouge ou ça coule. Selon ces *personal shoppers* de la vie publique, la nationalisation des

industries, c'est la longueur d'ourlet à bannir ; le plein-emploi, le moite cauchemar des épaulettes. Les syndicats forts ? *Vade retro, leggings !* Quant à la lutte des classes, autant marier l'imprimé aux rayures. La sagesse des générations passées est instantanément révoquée — Proudhon, cols impossibles ; Adorno, nan mais, chéri, t'as vu ces plis !

L'exception, pour la mode comme pour la politique, c'est les années 70. La mode n'en finit pas d'y revenir. Alors que la politique se bouche les oreilles et chante très fort dès qu'on les mentionne. J'ignore ce qui les disqualifie — le dangereux optimisme généralisé d'un radicalisme fougueux ou les dix années qu'on a tous passées à observer jusqu'où on pouvait pousser la laideur d'un pantalon.

Je propose qu'on importe le recyclage nunuche des podiums dans la politique. Si on réessayait le régime marxiste ? L'idée que les travailleurs possèdent les moyens de production est-elle vraiment *so l'année dernière* ? Je veux voir Lagerfeld relancer la réflexion sur l'accès à l'éducation, une nouvelle approche des relations industrielles par Dolce & Gabbana et peut-être les idées de Dior sur l'anarchie.

Linéitable corollaire, évidemment, c'est la révolution permanente sur le *catwalk*. La collection printemps-été de Walter Benjamin, la nouvelle ligne de bikinis si jazzy de Gramsci et la capsule *sportswear* de Marcuse, maestro de la funkytude (et n'oublions pas Trotski, qui, dans les travées, s'époumone : « Si, si ! La moustache, c'est cool, j'veux jure ! »).

Qui sait ? Peut-être qu'on n'aurait plus honte de dire des trucs comme « *le pouvoir au peuple* » ou « *putain, c'est qui déjà, le Fonds monétaire international* ? ».

Et moi, ça m'irait à ravir, un beau pantalon à marxo-rayures. ■

AN 2036 NOUVELLE RÉFORME DES COLLÈGES

Collégiens, collégiennes, parents, enseignants ! Nous venons de recevoir les résultats de l'enquête Pisa réalisée l'année dernière. Ne nous voilons pas la face, les motifs de satisfaction sont peu nombreux. Certes, en 2035, la France progresse de la 95^e à la 93^e place, mais cette dynamique positive ne serait due qu'au forfait du Nigeria, une bombe ayant fait exploser le dernier collège du pays, et à l'absence des îles Tuvalu, ces petits crachats de terre ayant été définitivement engloutis par la montée des eaux. Alors, pourquoi le nier ? La France stagne. Disons les choses crûment : trop longtemps elle s'est reposée sur ses lauriers. Il convient donc de comprendre les raisons de cet immobilisme, sans se renvoyer les responsabilités à la figure. Nous sommes tous concernés. Ainsi seulement pourrons-nous mener à bien cette indispensable réforme des collèges, dont la quête, semblable à celle du Graal et du point G, a obsédé plusieurs générations de nos élites.

N'ayons pas peur de le souligner : certaines matières ont bénéficié de trop d'enseignement aux dépens des fondamentaux. Ainsi, l'étude du nombril, qui semblait être la panacée il y a seulement une quinzaine d'années, s'est révélée être un cul-de-sac pédagogique. Peut-être avons-nous exagéré en imposant une option *selfie* au bac, avec cinq heures de cours hebdomadaires dès la classe de sixième ? Assurons l'autocritique et disons-le clairement : consacrer autant de temps à la maîtrise du *duck face* et de la rallonge télescopique pour smartphone était une erreur. Au nombre des points positifs, notons tout de même que les enfants se sont familiarisés avec le Web, ce qui est un atout pour leur vie future, car la gestion d'un dossier Pôle

emploi passe aujourd'hui par le numérique. L'enseignement de l'histoire, qui avait été abandonné en 2020 pour ne plus risquer de heurter les sensibilités, devra être remis au programme. D'aucuns crieront à la démagogie réactionnaire — c'est pourquoi nous procéderons par étapes mûrement réfléchies. La rentrée de 2036 verra la mise en place d'une heure de cours par trimestre pour tous les élèves de sixième. Rassurons d'emblée et coupons l'herbe sous le pied des contre-vérités : l'histoire ne sera pas enseignée au détriment du handball. Au contraire. Des cours mixtes handball/histoire médiévale seront prévus au sein des ateliers de perfectionnement à la citoyenneté. Dans le même état d'esprit, on pourra choisir l'option latin dans le cadre du grimper à la corde. Bien sûr, rien ne se fera sans une concertation avec ceux qui sont sur le terrain, au plus près des élèves, à savoir les entraîneurs de football et les gardiens de prison.

Notre volonté de prendre le taureau par les cornes est totale. C'est pourquoi l'enseignement du français ne sera plus facultatif. Ce sera même la première langue vivante enseignée, et ce, dès le primaire. Puis, au collège, les classes bilangues français-*Call of Duty* et français-« *MasterChef* » permettront une véritable ouverture d'esprit au monde moderne. Plus de 10000 enseignants formés à « *L'amour est dans le pré* » seront recrutés, afin d'offrir plus d'écoute, plus de dialogue aux élèves qui décrochent. Le français est une langue difficile qui se mérite. Est-ce une raison pour la réservé à une élite ? Ce serait injuste. La souffrance physique que l'on ressent face à un texte incompréhensible de Roland Barthes doit être partagée par tous, que l'on sache lire ou pas. Tel est notre ambitieux défi. ■

PRINTEMPS À BARCELONA



► LES PUCE
LUCE LAPIN

**JUSTICE : DE L'INSCRIPTION
(OU NON) DE LA CORRIDA
AU PATRIMOINE**

Les lecteurs qui me suivent depuis longtemps s'en souviendront, petit retour en arrière pour les nouveaux (bienvenus!).

Vendredi 22 avril 2011, en pleine feria d'Arles, on apprenait que le ministère de la Culture (oui, la « culture »), dont Frédéric Mitterrand était en charge, avait donné son accord, trois mois plus tôt et en grand secret, pour que la tauromachie soit inscrite sur la liste du PCI, patrimoine culturel immatériel de la France. La tauromachie inscrite au même titre que « la tarte Tatin, le fest-noz, la tapisserie d'Aubusson, les parfumeurs de Grasse... ». Deux associations, le CRAC Europe (anticorrida.com) pour la protection de l'enfance et Droits des animaux (droitsdesanimaux.net), attaquent aussitôt. Elles perdent en première instance devant le tribunal administratif de Paris le 3 avril 2013, et font appel de cette décision.

Fin 2013 paraît *La Récréation* (éd. Robert Laffont). Lex-ministre, qui fut très « sollicité » (lui se disait « harcelé ») par les militants anticorrida, y dévoile de quelle façon se fit l'inscription : « Stupéfaction ! Une obscure commission du ministère dont je ne soupçonnais même pas

l'existence vient d'inscrire la tauromachie au patrimoine immatériel de la France [...]. La tauromachie n'est pas une tradition innocente et j'imagine le forcing auquel ont dû se livrer en catimini toutes sortes d'élus pour entraîner une poignée de fonctionnaires à consigner cette inscription. » La stupéfaction, nous la ressentons également en apprenant que la corrida a été inscrite sans que le ministre soit au courant. Le responsable (et coupable) est un certain Philippe Bélavial, aficionado acharné, à l'époque directeur général des Patrimoines, membre fondateur de... l'ONCT (Observatoire national des cultures taurines).

On arrive à aujourd'hui, plus exactement au 18 mai dernier : l'audience en appel. Des militants sont là pour soutenir le CRAC Europe et Droits des animaux. Pour la première fois, on se permet d'espérer quand on entend la rapporteuse publique : elle considère que la corrida a bien été inscrite au PCI de la France et qu'elle a été retirée de ce même PCI entre mai et octobre 2011. En effet, toute référence à ce classement avait disparu du site Internet du ministère de la Culture. La rapporteuse préconise alors d'annuler le jugement de première instance et de prononcer un non-lieu à statuer dans la mesure où ce classement n'existe plus. Décision du tribunal sous quinze jours.

J'apprends par ailleurs que, neuf fois sur dix, les tribunaux administratifs suivent l'avis des rapporteurs publics. Que la justice reconnaît que la corrida n'est plus inscrite au PCI français serait une immense victoire, un très sale coup pour les aficionados, pour notre Premier ministre, friand de cette barbarie, et un pas de plus vers l'abolition.

► Réaction. À l'annonce de l'inscription de la corrida au PCI, plus de 200 associations se sont rassemblées pour former le collectif Non à la honte française ! (patrimoine-corrida.fr), à l'initiative du CRAC Europe (06 75 90 11 93).

► La corrida en 60 secondes. Vous n'avez jamais vu de corrida, vous voulez y assister pour vous rendre compte ? Ne payez pas pour voir ça : action.petafrance.com/ea-action/action?ea.client.id=45&ea.campaign.id=29804

► Nîmes. Pour la Pentecôte, six corridas au lieu de huit, soit deux de moins qu'en 2014 et trois de moins qu'en 2012. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est *Midi Libre* du 20 mai.

► Concert au profit de L214. Mardi 30 juin, à 20 h 30, au Théâtre du Conservatoire national supérieur d'art dramatique, 2 bis, rue du Conservatoire, Paris 9^e. Avec Michèle Scharapan (michele-scharapan.com) au piano, Thomas Gautier au violon, Seokwoo Yoon au violoncelle et Grégory Ballesteros au piano. Réservations : 06 58 86 11 33 ou à la boutique de L214 (boutique.l214.com/concert).



**ABONNEZ-VOUS À
CHARLIE HEBDO**

PLEIN TARIF

	France	DOM et Europe	TOM et reste monde	France	DOM et Europe	TOM et reste monde
6 mois	55 €	65 €	77 €	45 €	55 €	67 €
1 an	96 €	116 €	140 €	76 €	96 €	120 €
2 ans	185 €	225 €	273 €	146 €	186 €	234 €

* Réservé aux étudiants, chômeurs, bénéficiaires du RSA, non imposables, retraités et personnes invalides. Sur présentation d'un justificatif (une photocopie suffit).

À retourner avec votre chèque à l'ordre des Éditions Rotative
JE SUIS CHARLIE - B15000 - 60643 CHANTILLY Cedex
en indiquant sur papier libre vos noms, prénoms, et adresse d'expédition

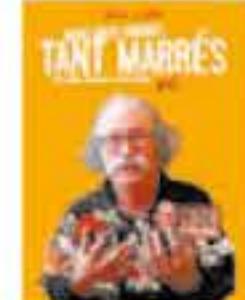
► CONTACT ABONNEMENTS

charlie.abo@everial.com - tél. 03 44 62 52 94
(de 9 heures à 18 heures)

Offre valable jusqu'au 31/08/2015

COPINAGE

► Léandri forever



Je vais faire une confidence : je suis un fan de Bruno Léandri. Cet écrivain-humoriste polyvalent (romans, photos, nouvelles, curiosités scientifiques, et j'en passe...) vient de publier *Nous nous sommes tant marrés* (Éd. Fluide Glacial). Il y raconte plus de quarante ans de presse humoristique. Ça commence par les déboires du débutant qui vient timidement proposer ses textes aux icônes d'*Hara-Kiri*, qui sont aussi les pères fondateurs de notre *Charlie* d'aujourd'hui : la bande à Cavanna, Cabu, Wolinski et les autres, avec qui l'on revit de fameuses soirées alcoolisées rythmées par les exhibitions de la bite à Choron. Vient ensuite la saga *Fluide Glacial*, où l'on découvre de joyeux potes déjantés et monstres de la bédé, tels que Gotlib, Solé ou Binet. Sous la plume de Léandri, la moindre anecdote se transforme en désolante aventure. Un livre qui donne envie de lancer un journal, rien que pour se marrer.

Antonio Fischetti

► Expo



Jusqu'en mars 2016, « Avril et le monde truqué : une enquête au musée », sous la forme d'un parcours-jeu. Exposition, d'après l'œuvre graphique de Tardi, à partir de 9 ans. Au musée des Arts et Métiers, 60, rue Réaumur, Paris 3^e.

CHARLIE HEBDO SARL de presse éditions Rotative RCS Paris B 388 541 336
CHARLIE HEBDO, 10, rue Nicolas-Appert, 75011 Paris **Foundateur** Cavanna
Directeur de la publication Riss **Rédacteur en chef** Gérard Biard **Directeur artistique** Luz **Comptabilité/finances** Éric Portheault **Directrice des ressources humaines et événementiel** Marika Bret marika.bret@charliehebdo.fr **Gestion abonnements** Everal 03 44 62 52 94 **Ventes en kiosques** Véronique 01 42 76 19 60 **Standard** 01 76 21 53 00 **Enquêtes** Laurent Léger **Reporter** Zineb El Rhazoui **Science/écologie** Antonio Fischetti **Secrétaire de rédaction** Luce Lapin luce.lapini@charliehebdo.fr **Correction** Frédéric Grasser, Jean-Pascal Hans, Luce Lapin **Rédacteur en chef technique** JL Wallet **Maquette** Martine Rousseau **Webmaster** Simon Fischetti **Relations presse/courrier des lecteurs** redaction@charliehebdo.fr **Commission paritaire** n° 0417C82683 **ISSN** 1240-0068 **Imprimé en France par un groupement d'imprimeurs.**
Les manuscrits et dessins ne seront pas renvoyés.

Abonnez-vous à

Liberation

et profitez de libé
sur tous les supports
papiers et numériques



► ENTRETIEN AVEC...



Il y a quelques mois, le « Père Fouettard » – pour reprendre le calibre de Gérard Darmon – fouettait encore. Dans un essai épistolaire, *Cher François*, à l'acide tutoiement qu'on lui sait habituel depuis qu'il a chargé violemment Gérard Depardieu et Jérôme Cahuzac dans des tribunes de *Libé*, le comédien fustige sur deux années le bilan de ce président coupé des doléances de ceux qui l'ont fait président – une plèbe qu'il cherche à incarner, jusque dans ce ton de « vieux copain ». Alors que la dévitalisation à conséquences désastreuses de la culture est un thème central de son bouquin, Philippe Torreton regrette qu'elle n'ait pas été placée en tête des priorités de ce fringant « esprit du 11 janvier ».

CHARLIE HEBDO : Vous avez déploré que le gouvernement n'évoque pas la puissance de la culture au lendemain des attentats du 7 janvier. Expliquez-nous.

► **Philippe Torreton** : Après l'attentat, on a parlé du vivre-ensemble en permanence, c'était devenu un mot un peu fourre-tout. En oubliant que la culture est la clef du vivre-ensemble, si elle est accessible à tous. Et je sais de quoi je parle, parce que, moi, rien ne m'y prédisposait, j'ai dû voir trois films avec mes parents dans mon enfance. Le théâtre m'a fait vivre l'école différemment, pas forcément en me faisant passer de cancre à bon élève, je suis resté médiocre. Mais j'ai compris que derrière la littérature il n'y avait pas qu'une histoire de notes, il y avait des gens, des idées, du génie. J'ai été frotté à une écriture, et c'est un souvenir inoui. Que de simples classes d'improvisation n'auraient pas pu remplacer. Cet autre langage qu'on fait bien, c'est une expérience unique, même tout môme.

Et cela constituerait un rempart contre le terrorisme ?

Pour moi, c'est même le seul. Les réponses précises en réaction aux attentats auraient dû être des réponses budgétaires. Comme déployer des fonds spéciaux nettement plus importants que ceux mis en place par Jospin et Tasca en leur temps, qui avaient déjà représenté un pic à l'époque. Il faut aller bien au-delà, puisqu'on est dans une société totalement en crise. Parce que notre société ne sait pas où elle va, qu'elle se questionne, parce que le retour du religieux est inquiétant, que des spectacles se retrouvent censurés ou menacés, c'est maintenant qu'il faut investir. Et ce gouvernement fait l'inverse. L'écart est immense entre un établissement scolaire qui a une politique culturelle, même minime, et un établissement qui n'en a pas du tout. Je passe mon temps en tournée et j'ai l'habitude d'être en contact avec des collèges et des lycées. Chaque fois j'entends la même chose des profs : le volontarisme culturel introduit un mieux vivre-

PHILIPPE TORRETON

« LE THÉÂTRE FOISONNE DE CARICATURES »



ensemble à l'école. On se regarde jouer d'un instrument ou jouer sur scène, on s'intéresse les uns aux autres. Quant aux attentats terroristes du 7 janvier, j'espère qu'il y a eu, dans les établissements scolaires, des ateliers d'écriture, des chorales, pour exorciser cette horreur.

C'est d'ailleurs, je crois, le sens du livre de Luz qui vient de paraître, *Catharsis*... Oui, cela ne peut pas être plus clair... Et je pense qu'il y aura des pièces de théâtre là-dessus. Moi-même, en tant qu'homme de théâtre, ça m'a effleuré l'esprit de construire quelque chose autour de ce qui s'est passé le 7 janvier. L'horreur doit être représentée, puisqu'elle a été portée par des humains, pas par des créatures. Je n'ai jamais compris les critiques qui visaient des films sur Hitler, par exemple *La Chute*, au motif qu'il n'était pas représentable. Il l'est tout au contraire, puisque ce n'est qu'un homme. Et la monstruosité vient des hommes.

Votre profession, comme la nôtre, interroge le rapport à ce qui peut être montré, dans un dessin ou sur scène. Comment faire pour que les artistes résistent à l'autocensure ?

Encore une fois, il faut multiplier les possibilités d'expression pour permettre la pluralité des spectacles. Si la culture ne rayonne pas,

si on laisse disparaître les festivals — plus de soixante-dix cet été, il me semble —, on se coupe de nouvelles initiatives culturelles. Et puis l'autocensure, ce n'est pas seulement celle qui pourrait être liée au religieux. Dans mon milieu, on s'interdit des représentations par

« **On ne peut pas parler de culture sans parler d'Éducation nationale, sans parler de budget, sans parler de fiscalité.** »

peur de polémiques. Je vais jouer Othello prochainement, dans une mise en scène de Luc Bondy. Je vais donc jouer un Noir, être peint en noir. Il y en a qui s'inquiètent déjà de la façon dont cela nous nuira. Mon ex-femme, metteur en scène, a subi un flot d'injures au moment de la représentation des *Enfants du silence* à la Comédie-Française cette année, parce qu'elle a fait jouer des comédiens entendants qui ont appris la langue des signes pour le spectacle, et pas des personnes sourdes. Les choix des metteurs en scène peuvent être infléchis par la critique. C'est une forme d'autocensure.

On pourrait donc tout jouer ?

Mais on doit tout jouer. Le théâtre est l'endroit où l'on parle le mieux de l'être humain, et c'est un territoire sans dogmes. C'est un immense champ de liberté. Et puis la transgression au théâtre n'est pas forcément là où on l'entend. Des filles à poil, des comédiens qui défèquent sur scène, ou qui insultent un public « bourgeois », cela a été fait, et d'ailleurs ce n'est pas forcément moderne. J'ai moi-même joué Arlequin avec un saucisson dans le pantalon, en étant obsédé dans ce rôle par la bouffe et le sexe, parce que c'était une lecture possible du personnage. C'est tout. Le théâtre foisonne de caricatures.

La vulgarité au théâtre n'est donc pas, selon vous, une forme de blasphème fait aux textes...

Pas du tout. Cela n'a rien d'innovant de jouer du trash. Moi, je n'ai rien contre cette vulgarité, je vous l'ai dit, je l'ai jouée. Mais je suis ennuyé quand parfois j'entends les figures de ce théâtre-là ringardiser ce qui se passe ailleurs. C'est idiot. Une pièce peut accéder au sublime avec l'un et l'autre. Comme *Hamlet* permet d'être renversé par la poésie d'une réplique et de rire d'un pet.

On rit beaucoup de vos vannes à Hollande dans votre livre, d'ailleurs...

Tant mieux, parce que j'ai recherché ce ton jovial, plus lucide que moqueur, j'espère. L'humour est une preuve d'attention. Si une vanne ne réveille pas des élèves, c'est que les élèves s'endorment. Beaucoup de profs l'ont compris.

Le « racisme social » dont votre profession est selon vous l'objet ne vous conduit-il pas à vous faire le porte-parole de ce seul milieu, plutôt que de vous exprimer sur l'écologie, la fiscalité, le chômage, sujets qui donnent le sentiment que vous partez en campagne sans y aller vraiment ?

L'actualité m'intéresse. J'ai écrit ce livre au fil des tournées, entre un coin de table ou un taxi dans lequel on me posait le nez de Cyrano (dans la mise en scène époustouflante de Dominique Pitoiset, campée dans un asile psychiatrique, ndlr), en réaction à l'actu. Je suis quelqu'un d'engagé et n'ai pas à m'en cacher. Ma profession, bien sûr, est celle dont je fais le mieux remonter les ambitions. D'ailleurs, quand j'ai eu un mandat municipal, en 2008, deux de mes combats se sont portés sur la création d'un théâtre européen pour jeunes spectateurs et sur la réhabilitation de

l'ancien immeuble de la rue Blanche à Lyon, pour en faire un centre d'informations (notamment juridiques) et de documentation pour les interprètes. Mais on ne peut pas parler de culture sans parler d'Éducation nationale, sans parler de budget, sans parler de fiscalité. Ces mondes sont évidemment liés, il faut faire preuve d'une mauvaise foi un peu idiote pour ne pas le comprendre.

La culture n'est pas une case étanche, même si je reconnaissais que nous faisons l'objet d'un racisme social, effectivement, très particulier. Une persistance du système de castes, d'abord, une réduction systématique de notre budget, et des renégociations permanentes qui parfois suffisraient pour qu'on remplace notre profession par « Noir » ou « Arabe » afin de coller aux clichés racistes les plus ordinaires.

Propos recueillis par Sol

• *Cher François. Lettres ouvertes à toi, Président* (Flammarion).

CHARLIE HEBDO LES COUVERTURES AUXQUELLES VOUS AVEZ ÉCHAPPÉ



FÉMINISME

70 % des femmes sont attirées par les hommes bricoleurs. Elles pensent qu'ils vont leur réparer leur presse-purée et leur machine à laver.

SANTÉ

Les dépassements d'honoraires continuent d'augmenter : 250 euros la pipe, 300 euros l'amour.

LUTTE FINALE

François Mitterrand aurait été euthanasié. Comme la gauche.

ENGAGEZ-VOUS

L'armée française tue deux chefs djihadistes au Mali. C'est tout ce qu'elle a trouvé pour éviter qu'on baisse son budget.

CHILI

Le bras droit de Pinochet totalise 505 ans de prison. Son bras gauche, lui, a été fusillé en 1973.

TERRORISME

Ben Laden voulait s'en prendre à l'économie française. Il souhaitait écraser un Boeing sur un magasin Zara pendant les soldes.

ÉTATS-UNIS

Le Nebraska abolit la peine de mort. Désormais, ce sont les citoyens qui l'appliqueront eux-mêmes avec leurs flingues.

TIC TAC

Lip revient. Les salariés n'auront pas d'excuses s'ils arrivent en retard à leur entretien de licenciement.

PARADIS ARTIFICIELS

Les ados accros à une nouvelle drogue avec du sirop à la codéine. Ils l'ont préférée à celle à base de suppositoire.

HYGIÈNE

Fermeture du journal gratuit *Metronews* distribué à la sortie du métro. Les clodos devront se rabattre sur *20 Minutes* pour leur toilette intime.

MOUCHARDS

Bientôt, tous les villages de France couverts par les mobiles. Super : on va pouvoir dénoncer les Roms partout en France !

SOCIAL

Les supermarchés ne pourront plus jeter la nourriture invendue à la poubelle. Par contre, ils auront toujours le droit de jeter à la poubelle les caissières et les employés périmés.

SANTÉ

Record de 310 millions de smartphones vendus en 2015. Ce qui devrait faire 310 millions de tumeurs au cerveau de plus en 2060.

ÉCONOMIE

44 % de taux de chômage dans la bande de Gaza. Comme quoi, Pôle emploi Hamas pas mousse.

LA RUMEUR INTERNET DE LA SEMAINE

L'Arabie saoudite recrute des bourreaux pour les exécutions au sabre. Au test d'embauche, il suffit de savoir sabrer le champagne.